Le Courrier du Cinéma

NOTRE ROMAN INEDIT

Jalousie, Morsure du Coeur

8¢

Vol. 3 — No 5

MAI 1938
Montréal

LA BELLE

Martha Eggerth

Autre révélation
de l'écran français

Une réputation s'établit sur des FAITS

FRANCE-FILM

avait une grande tâche à accomplir: faire rayonner le film français, lui donner la *première place* dans QUEBEC.

Cette tâche a été exécutée en huit années de travail inlassable. Nous voulons rendre ici hommage aux cinéphiles qui ont fait confiance à France-Film et ont encouragé ses spectacles.

Comment pourrait-on mieux les remercier si ce n'est en annonçant pour *avril* et *mai* la sortie des primeurs suivantes:

- **"Le Mensonge de Nina Petrovna"**, avec Isa Miranda et Fernand Gravey.
- **"Les Dégourdis de la 11ème"**, avec Fernandel.
- **"L'Appel de la Vie"**, avec Victor Francen et Renée Devilliers.
- **"Nostalgie"**, avec Harry Baur, et l'élégant Georges Rigaud
- **"Club des Aristocrates"**, avec toutes les vedettes de Paris.
- **"La Tour de Nesles"**, le plus grand roman de cape et d'épée.
- **La Griffe du Hasard"**, avec Georges Rigaud, Germaine Aussey.
- **"Soeur d'Armes"**, film à la gloire de la femme.
- **"Coup de Rouge"**, revue de Dorin et Saint-Granier.
- **"Le Champion de ces Dames"**, avec Roger Tréville, Simone Cerdan.

FRANCE-FILM

MONTREAL

Edifice C.I.L. ***"Le succès est au Film parlant français"*** **Côte du Beaver Hall**

LE COURRIER DU CINÉMA

Vol. 3 — Numéro 5 Mai 1938

Si nous parlions de nous

La raison d'être du Courrier du Cinéma

LES lecteurs du Courrier du Cinéma, en maintes occasions, ont chaleureusement félicité son directeur et le personnel pour le beau et effectif travail de la revue en faveur du film français en cette province. A tous, merci !

Le "Courrier du Cinéma", croyons-nous, remplit une fonction nécessaire. Si le film français se défend merveilleusement et s'il reçoit l'encouragement de cinéphiles chaque jour plus nombreux, il n'en reste pas moins nécessaire que le public soit informé de son activité.

C'est à cette tâche agréable que s'emploie le Courrier. Une revue de ce genre était indispensable.

Un magazine en français consacré au film américain ne pourrait pas vivre car il ne saurait efficacement entrer en compétition avec les centaines de revues publiées outre quarante-cinquième. Il existe certaines revues en langue française qui, occasionnellement, consacrent des pages aux vedettes et au cinéma de France.

Mais *seul* le "Courrier du Cinéma" se consacre exclusivement au film parisien, s'ingéniant à informer le public lecteur de tous les faits et gestes des artistes français, des nouvelles de la production et des grands studios. Bref, c'est le médium d'information par excellence. On aura remarqué sa belle toilette typographique, ses photos inédites et exclusives, la somme de son information générale présentée de façon toujours intéressante.

Nous ferons mieux encore car nous comprenons que les cinéphiles s'intéressent à notre travail et nous voulons Servir et bien SERVIR nos lecteurs.

L'appui reçu de nos milliers d'abonnés et lecteurs nous encourage. La seule revue française de cinéma français se doit d'être à la hauteur.

Le film français a pris une importance considérable et le "Courrier du Cinéma" entend marcher sur de pareilles traces. C'est donc dire que nos lecteurs trouveront toujours dans nos pages une matière abondante de renseignements de première main, d'informations strictement exclusives à notre personnel de rédaction.

Loin de nous de contester l'intérêt du cinéma américain mais nous croyons sincèrement que le film français joue un rôle aujourd'hui suffisamment primordial dans cette province pour qu'une revue lui consacre ses pages, de la première à la dernière.

Le film d'expression française a marché à pas de géant. Dans les provinces anglaises il existe des salles où de temps à autre, le film français est à l'honneur. Quelle preuve plus solide apporterions-nous pour démontrer l'ascendant des oeuvres cinématographiques françaises chez le peuple canadien !

"Le Courrier du Cinéma" va donc continuer, mieux encore qu'il ne l'a fait jusqu'à présent, à suivre pas à pas ce progrès, à enregistrer les futurs succès et à informer le public lecteur.

Au foyer d'une vedette

Porté "aveugle" durant la guerre Pierre Blanchar doit le succès à son infatigable tenacité

Pierre Blanchar

Voici une interview exclusive au "Courrier du Cinéma" obtenue par Lonia auprès de la famille de l'artiste si étonnant.

Il nous arrive parfois d'aller voir des artistes "d'autorité", c'est-à-dire sans prendre de rendez-vous, et c'est ce que je fis avec Pierre Blanchar, sachant très bien que le grand comédien n'a pas un moment de libre.

C'est Mme Pierre Blanchar qui me reçoit; tout le monde a connu cette admirable femme, qui n'est autre que Louise Lagrange, créatrice de tant de rôles muets, et qui a sacrifié sa vie d'artiste pour devenir une excellente mère de famille à qui incombe un rôle non moins difficile : celui d'élever ses deux charmantes fillettes.

"— Mon mari est extrêmement occupé; il vient de rentrer de Berlin où il joue dans *Monsieur Victor*, et il doit retourner demain à son travail".

Mais je regrette bien peu de temps son absence, car sa femme est charmante. et elle saura, j'en suis persuadée mieux que personne, me parler de Pierre Blanchar.

"— C'est en dehors de tous sentiments, me dit-elle, que j'admire énormément mon mari, et je crois être mieux placée que quiconque pour observer son travail, son jeu et son dédoublement".

Et Mme Pierre Blanchar me conte la vie de son mari.

Pierre Blanchar était le seul élève de l'école d'hydrographie de Philippeville. Aussi, arrivé au terme de ses études, il dut aller passer ses examens à Saint-Malo. Il fut brillamment reçu à l'écrit, et le romantique jeune alla sur la grève se reposer l'esprit. Quand tout à coup une clameur presque inhumaine le fit remonter jusqu'à la ville, où il apprit la déclaration de guerre.

Il n'était plus possible de passer l'oral, puisque les professeurs partaient eux aussi. Il fit donc ses bagages pour se rendre à Philippeville où il était mobilisable; mais, arrivé à Marseille, on se saisit de lui et on l'envoya comme téléphoniste en première ligne.

Il revint par deux fois avec de grandes blessures, mais chaque fois dut repartir. Puis il est porté "aveugle" et envoyé à Lyon où il fait de la chambre noire. Il réussit à s'en sortir, mais avec combien de douleur.

La guerre est terminée. Il apprend avec stupéfaction que tous les étudiants qui étaient passés "admis" pour l'écrit des épreuves d'hydrographie étaient reçus d'office à l'oral et, par le fait même, versés comme officiers dans la marine. Mais le malheureux, vous pensez bien qu'il ne lisait pas l'"Officiel" pendant la guerre. Enfin. il s'en tira avec deux bonnes blessures et une conjonctivite que le cinéma ne guérira pas.

Alors commence cette belle et longue carrière que nous connaissons tous.

Pierrette et Minou — ce sont les deux petites filles de Blanchar — se sont glissées subrepticement à nos côtés pendant le beau récit de leur mère, où Pierre Blanchar m'apparut plein de bonté, de générosité et de noblesse.

Pierrette est une très grande fille de douze ans, forte, intelligente et laborieuse, tandis que Minou, elle, n'a que dix ans. mais elle est gaie, pétillante, gracieuse et, je crois, prête à jouer tous les tours possibles.

Et voici leur père qui, pressé, veut bien m'adresser quelques mots; il a le sourire aux lèvres, mais il me paraît surmené.

"Mes projets sont nombreux : je dois tourner *Le joueur*, de Dosteïevsky (en version allemande et française), peut-être, mais je n'affirme rien, *Germinal* (version anglaise et française), et enfin *Saint François d'Assise*, dont Zimmer fit le scénario avec moi (version italienne et française).

Mais je dois quitter ces deux charmantes fillettes et leurs non moins charmants parents. Je quitte aussi ce grand salon où caravelles, vaisseaux de Wikings et bateaux de pêche rivalisent de beauté de finesse et de valeur. Ces portes à hublots très fantaisistes, ces tableaux et ces marines montrent l'amour que porte celui qui dut être des leurs aux choses de la mer.

LE COURRIER DU CINEMA ENRG. est enregistré au Parlement comme matière de seconde classe. L'abonnement est de $1.00 par an. Représentant à Toronto, M. S. H. Marks, 3, St. Charles St. W. Représentant à Québec, M. H. W. Vance, Théâtre Arlequin. Représentant à New-York, M. Peter H. White, 729, Seventh Avenue. Représentant à Los Angeles Californie, M. Jack Drum, 8818 Dorrington Avenue. Distributeur à Montréal, MM. Charron & Fils; à Québec, Agence québecoise de distribution Enrg., M. Nadeau, secrétaire. M. Williams, Chicoutimi. Chaque copie se vend huit sous. Adressez toute correspondance au bureau principal, 1425, rue Ste-Elisabeth, à Montréal. Le Courrier du Cinéma est l'organe mensuel des théâtres principaux distributeurs et producteurs de film du Canada et des Etats-Unis.

ALERME le bon bourgeois qui sait prendre la vie

ALERME . . .

Un curieux homme.

Essayons de démêler de quoi il est fait.

Avant tout : la sympathie!

Il est sympathique. Il le sait. Il en est fier.

Que ce soit au café, aux courses, dans la rue, sur une scène ou sur l'écran, quand on l'aperçoit on le regarde aussitôt avec plaisir.

Il a beau se forcer, mâchonner son cigare, froisser son journal, rejeter son chapeau en arrière, friper son visage de mines constipées, et essayer de se donner des airs de vieux garçon dyspeptique, on n'est pas dupe! . . .

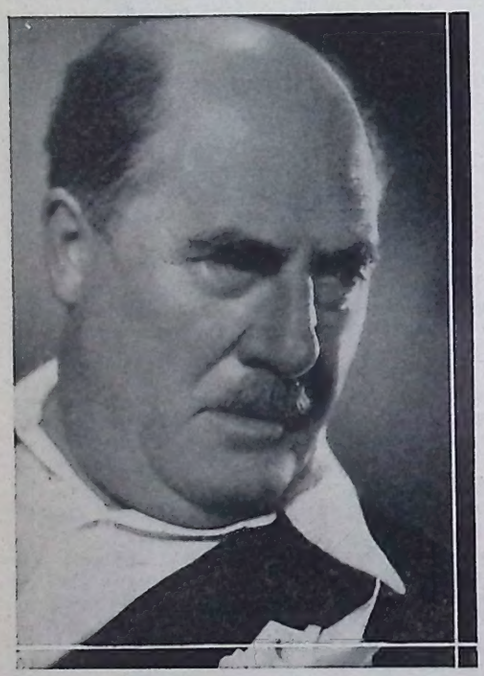
La sympathie, c'est son fief. Il y trône.

C'est aussi son fonds de commerce. Il en a à vendre. A revendre.

Il en joue. Et, ce faisant, il joue franc jeu. Car, ce personnage-là, c'est bien lui.

Il disait dernièrement :

— Le talent, on ne sait pas où ça commence, on ne sait pas où ça finit. La sympathie est plus sûre! Elle est directe. Elle s'exerce immédiatement.



ALERME tel qu'on le verra dans "Balthasar" aux côtés de Jules Berry.

Et comme, au fond, rien n'empêche le talent d'être caché là, derrière, tout de suite après la sympathie, il aurait tort de se gêner! . . .

Il est né à Paris.

Par son père, il est relié à la Faculté de Médecine, à la magistrature par sa mère.

Un bourgeois — avec les qualités et les défauts de la bourgeoisie.

Il a failli être médecin. Il a poussé les études médicales jusqu'au P.C.N. Mais, en quittant le régiment, qui a eu pour effet de l'émanciper, il décide de se consacrer au théâtre à l'insu de sa famille.

— J'étais mince comme un fil, à cette époque, et j'avais une chevelure admirable! Jusqu'à la guerre, je jouais les jeunes premiers! . . .

Ce qu'il ne dit pas, ce qu'on devine à travers ses réticences, c'est qu'Alerme, jeune premier, a dû mener une vie de bâton de chaise, faire les quatre cents coups . . .

Il suffit de l'entendre dire :

— Oui, à cette époque où l'on savait s'amuser . . .

Ou bien :

— Quand je jouais un jeu d'enfer, aux courses . . .

Et l'on supprime les points de suspension, on complète les demi-confidences.

Il y a huit ans, il s'est marié.

Il a quitté Montparnasse pour Asnières, le débraillé bohème du Quartier pour le déshabillé confortable de la "province".

Un bon bourgeois

— C'est le mariage et la voiture qui tuent un homme! aime-t-il à déclarer en souriant. La voiture parce qu'elle nous fait perdre l'habitude de la marche. Le mariage parce qu'il nous fait prendre goût à la vie calme et raisonnable.

Alerme s'est embourgeoisé.

— J'ai vécu. Dieu sait comment! . . . Oh ! évidemment, je n'ai été ni gangster, ni aigrefin! . . . Et j'ai, à présent, la vie la plus calme qui soit. On ne me voit pas six fois par an aux courses, huit fois dans un grand restaurant. Je vis près de ma femme, de mes chiens. J'ai un jardin, dont je ne m'occupe d'ailleurs jamais, je m'empresse de le dire! . . . Ce que je fais? . . . Mais, quand je ne travaille pas, je me repose. Je lis. Je lis des mémoires, surtout. Et puis, quand j'ai le cafard, je file à Montparnasse. Non! pas pour me remettre dans le mouvement comme vous pourriez le croire! Je vais chez un marchand de tableaux. J'achète quatre-vingts kilos de terre glaise. Et je sculpte! . . . C'est mon violon d'Ingres. J'ai sculpté des bustes de Lucien Guitry, de Clemenceau, de moi-même. Mais il ne m'arrive guère de sculpter que tous les deux ans ! . . .

Sa passion : Les courses de taureaux

Si jamais vous êtes à Asnières, le soir, avant dîner, à une époque où Alerme ne joue pas, faites un petit tour au Café de la Gare. Je ne serais pas surpris que vous l'y rencontriez, attablé devant une pinte d'ale, en train de lire les journaux, "tous les journaux", avec l'attention appliquée d'un personnage de Courteline. Ne croyez pourtant pas que cela — les pantoufles, la casquette, le cigare au coin du feu — lui ait fait renier entièrement son passé.

Il a su conserver et entretenir en lui le démon du jeu — pas trop pour que ses ravages ne s'exercent pas dangereusement; assez pour que subsiste toute la souplesse de son esprit . . .

— J'ai une passion pour les courses de taureaux ! . . . Je suis capable de faire 1.200 kilomètres pour assister à une belle "corrida"! . . . J'ai vu des matches de boxe, de hockey, de pelote basque, le Derby d'Epsom — que sais-je? Je ne connais rien de plus beau que ça! . . . Au point de vue sportif, on est sûr qu'il n'y a ni combines, ni chiqué. Au point de vue courage et adresse, quoi de plus angoissant que de voir cet homme se rendre maître d'une bête capable de tout détruire devant elle? Enfin, au point de vue spectaculaire, quelle merveille! Sur dix acteurs, il devrait y avoir neuf aficionados!... La tauromachie est un art extrêmement théâtral, depuis sa science du geste jusqu'à la quête des applaudissements à laquelle se livrent les toreros. Moi, c'est bien simple : je sais que, fin juillet, il y a dix jours de féria à Valence. Mon emploi du temps est déjà fixé. J'y serai ! . . .

Ces divers aspects du caractère de l'homme font mieux comprendre la personnalité du comédien.

Un signe distinctif, qui caractérise avec exactitude le talent d'Alerme et que j'ai gardé pour la fin : ne se maquille jamais, ni pour la scène, ni pour l'écran ! . . .

Aumont et Vanel dans le désert

En plein désert, malgré la chaleur, les tempêtes de sable. le confort très relatif qu'on peut trouver aux confins du Sahara, la vaillante troupe de "S.O.S. SAHARA" travaille d'arrache-pied.

Il y a peine à reconnaître Charles Vanel et Jean-Pierre Aumont, qui pour les besoins du film, ont laissé pousser leur barbe. La ravissante vedette du film, Marta Babara est coiffée d'un turban et tout de blanc vêtue. Voici encore Raymond Cordy et Paul Azaïs, et voici le metteur en scène, Jacques de Baroncelli.

- Si vous allez en France bientôt . . . ou en tout autre endroit du monde entier—
- Si vous désirez faire une croisière de plaisir ou de repos
- Si vous partez en voyage de noces aux Bermudes, aux Antilles . . . ou ailleurs—
- Si vous désirez vous faire organiser une magnifique tournée à travers l'Europe—Consultez pour tous vos besoins de voyages, l'agence Canadienne-française

Voyages Modernes

(Genin-Trudeau & Cie Ltée)

42 ouest, rue Notre-Dame, Montréal—LA. 2261

Tous billets émis aux tarifs officiels, par paquebots, avions, autobus, chemins de fer. Hôtels par le monde entier.

NOS MEILLEURS VOEUX A FRANCE-FILM

Stien Restaurant Français

GASTRONOME TOUJOURS

au 505 Dorchester est — Montréal

Tables d'hôtes — Salons particuliers

BIERES et VINS

Téléphones : PLateau 0704 — HArbour 0746

ISA MIRANDA

ANDRÉ LUGUET

Le Rêve de MICHELE MORGAN

petite Française de 17 ans à l'assaut de la gloire

SIMONE, Simone !

Rien ne répond dans la cave, rien au grenier. En vain Mme Roussel entr'ouvre la fenêtre et interroge la plage déserte où ne bougent que les vagues de la Manche dans leur agonie d'écume.

— Cette fillette a l'art de disparaître comme par enchantement, marmotte la bonne dame.

Et elle entreprend l'inventaire de toutes les cachettes possibles sans omettre un seul placard. Vide la buanderie, vide le cabinet de toilette, vide le débarras. Enfin, à bout de fausses hypothèses, inquiète, elle pousse la porte de sa propre chambre. L'enfant terrible est là, au milieu d'un invraisemblable déballage de robes et de chapeaux, frileusement roulée dans un boa défraîchi, surmontée d'une vieille toque à plumes, munie d'un sac à main du soir dont se régalaient les mites et d'une ombrelle annamite, presque réduite à ses baleines, dangereusement juchée sur des souliers à talons hauts, et poudrée comme une marquise d'opérette.

— Simone. Qu'est-ce que tu fais?

— Tu le vois, maman... je reçois. Veux-tu que je te présente mes invités ?

"Voici le marquis de Carabas; voici Riquet à la houppe; voici les demoiselles de Salsepareille; voici cette chère Mme Salamandre...

A mesure elle désigne un fauteuil Empire, un palmier nain, deux candélabres et la salamandre.

— Et ton frère, qu'est-ce que tu en as fait ?

— Mon frère ? Ah ! tu veux parler du vicomte ? Il est allé me chercher des fleurs.

Juste à cet instant le petit entre avec, entre ses doigts, la maigre végétation des dunes, et il assiste, désolé, à l'écroulement du beau rêve. Simone se lave jusqu'à faire luire ses joues, les accessoires regagnent le haut de l'armoire, et Mme Salamandre n'est plus qu'un quelconque appareil de chauffage. Mais maman ne sait pas tout... Ce soir, quand elle dormira bien fort et qu'il n'y aura plus, dehors, que le bruissement de la mer qui s'empêtre dans ses traînes vertes, les deux enfants se lèveront.

La visite au cinéma

— Ecoute, Simone, chuchote-t-il, en roulant de gros yeux soupçonneux, on va tout de même aller au cinéma, cassons la tirelire, habillons-nous, éteignons, et tu verras...

Leurs coeurs battaient très fort et s'affolaient ensemble quand les pas des parents, suivant les craquements du parquet, faisaient mine de se rapprocher. Enfin on n'entend plus rien. Jamais la croisée de derrière n'a grincé de cette façon lugubre pour s'ouvrir, et jamais les volets n'ont autant gémi. Encore un saut sur le tas de bois, encore une dégringolade et l'on se trouve sur la plage avec tout le ciel devant soi, criblé de sable d'or, et tout l'espace qui s'ouvre à deux battants. Libres...

On paye deux "réservées" avec des paquets de gros sous et l'on s'installe dans l'obscurité. Etait-ce John Gilbert ? Etait-ce Greta Garbo ? C'étaient d'énormes visages traversés de passion et que la petite Simone pouvait confondre avec sa propre image. Elle s'imaginait que l'écran n'était qu'un miroir grossissant et, de cette manière, participait plus intimement au drame. Elle n'avait pas le temps de suivre le fil de l'intrigue tante elle était préoccupée par tous ces jeux de muscles qui reconstituent l'émotion. Et, déjà, dans l'ombre propice, elle serrait les mâchoires, fronçait les sourcils, entr'ouvrait sa bouche, s'essayait à cette langue du coeur.

Hélas ! Ce qui devait arriver arriva. Une fois la maman se réveilla et prit un bougeoir pour aller voir ce qui se passait au-dessus de sa tête. Ce qui se passait ? Les deux fantômes bouclaient leur malle.

— Mais vous êtes fous ! commença la maman. Que signifient tous ces secrets ?

Puisque l'affaire était découverte, Simone pensa qu'il fallait risquer le tout pour le tout.

— Ce n'est rien, répondit-elle. Nous nous apprêtons à partir pour Paris.

— Pour Paris ? Mais tu as à peine seize ans, et ton frère n'en a pas quatorze !

— Je veux devenir vedette.

MICHELE MORGAN, une JEUNE qui sera demain au pinacle.

Le train du rêve

— Deux allers pour Paris, en troisième, s'il vous plaît.

Simone, en alignant la somme, songeait à tout ce que ces quelques francs représentaient de sacrifices : collection de timbres-poste vendue, restrictions sur les sucres d'orge, cache-nez tricotés à dix francs pièce, billes cédées à la centaine, commissions pour les baigneurs, etc. Et si c'était pour rien ? Si on allait ne pas vouloir d'elle dans les studios ? Après tout, elle n'était pas si jolie. Elle n'était peut-être pas très jolie, mais elle pouvait rire et pleurer "sur commande", faire rire et faire pleurer et, comme le répétait son frère, c'était cela qui comptait. Cela et la volonté tenace de réussir.

Naturellement, le train avait du retard, et pendant que la demoiselle surveillait l'horizon, son jeune cavalier ne quittait pas des yeux la porte d'accès aux quais avec la crainte de s'y voir profiler la silhouette bien connue du père. Et puis, pourquoi l'homme au drapeau rouge les regardait-il de travers ? Après tout, ce n'étaient que deux voyageurs comme les autres.

Dans la jungle des studios

Il faisait presque nuit. On pataugeait dans des flaques de lumière. Les deux fugitifs retrouvaient le Paris de leur prime enfance. Ils firent un long détour pour passer dans les Tuileries que traversaient encore des vols de pigeons comme des restes de clarté. Ils arrivèrent, fourbus, chez leur grand'mère et s'endormirent à table avant d'avoir rien pu lui raconter.

Et, dès le lendemain, on se mit en quête. La chère vieille dame était l'indulgence même. Elle adorait cette Simone turbulente qui n'avait jamais fini de lui en faire voir de toutes les couleurs. Et puis, à vrai dire, elle était capable de tout pour garder le plus longtemps possible ses petits-enfants auprès d'elle. Même de s'occuper de cinéma. Elle feuilleta l'annuaire, donna des coups de téléphone à droite et à gauche, perdit ses après-midi dans des antichambres pleines d'affiches et finit par faire engager sa chérie pour figurer dans un film assez important.

Simone Roussel tourna dans le Mioche, de Léonide Moguy, et dans deux ou trois autres films. Elle avait pris le nom de théâtre de Michèle Morgan.

Victoire!

Mme Vitta, une "script girl", la présenta à Marc Allégret et à Marcel Achard qui préparaient la distribution de "Gribouille". On lui fit faire un bout d'essai.

— Bien, mademoiselle, on vous écrira.

Peut-être allait-elle obtenir un petit rôle ? Qui sait ?

Elle attendit.

Un matin, elle fut éveillée par une visite.

— Michèle, vite, quelqu'un pour toi.

C'était un assistant de Marc Allégret qui venait lui annoncer qu'on l'avait choisie pour être la vedette de "Gribouille". Vedette de "Gribouille"!, partenaire de Raimu, interprète d'Achard, à dix-sept ans ! Elle avait bien raison de croire que le cinéma c'étaite un genre de conte de fées. Quant à la bonne maman et au petit frère, ils se rengorgèrent comme si c'étaient eux les étoiles. Michèle tourna donc le rôle de Nathalie Roguin, et on sait que ce fut un triomphe. Aussitôt l'Amérique s'intéressa à cette révélation sensationnelle. Mais la jeune fille préféra attendre. Elle interpréta, dans "Orage", au côté de Charles Boyer, le personnage de Françoise, créé à la scène par Gaby Morlay.

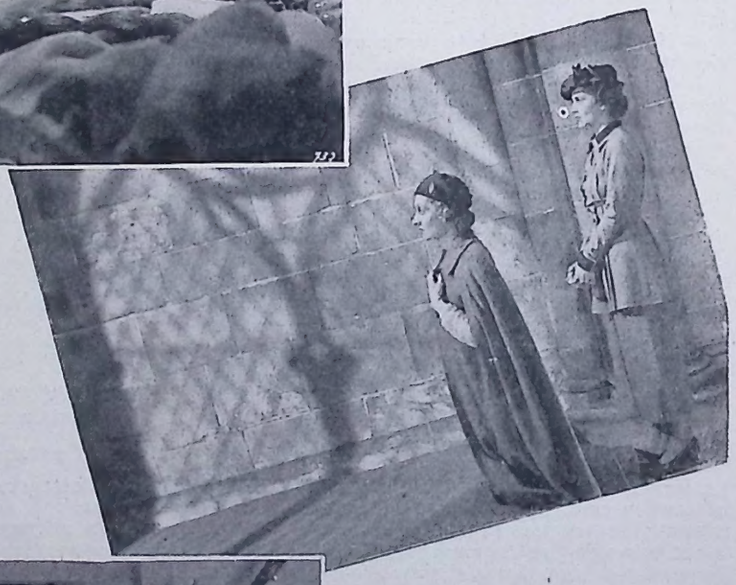
En ce moment, elle joue dans "le Quai des brunes", aux côtés de Jean Gabin et de Michel Simon, sous la direction de Marcel Carné. Il fallait la voir dans un décor de fête foraine, avec son petit manteau à carreaux, bousculée parmi les attractions, ouvrant grands ses yeux transparents, où passent parfois des nuages, et secouant ses mèches de soleil. Son frère est là, sur une passerelle, derrière une porte, parmi la foule des techniciens et, de temps en temps, il lui fait un clin d'oeil complice.

L'Amérique ? Non ! Michèle n'ira pas. C'est trop loin de Paris, et puis c'est trop grand... et puis elle se sent si bien, ici, parmi des camarades qu'elle aime, dans une atmosphère qui ressemble exactement à celle qu'elle avait imaginée. Et puis, pour tout dire, partir avec un contrat en poche, officiellement, au milieu de photographes, ce n'est pas drôle.

Michèle veut rester l'enfant terrible du cinéma.

Le cinéma rend hommage à la femme

"SOEURS D'ARMES"



En haut: JEANNE SULLY, fille du grand artiste Mounet-Sully, principale héroïne de "Soeurs d'Armes"; à droite, sa partenaire la gentille Josette Day dans un rôle qui sera une révélation. Au centre la mort pathétique de Jeanne Sully qui apporte à son rôle un réalisme extraordinaire. En bas, à gauche : l'héroïne, en prison, apprend la cruauté de son destin, la pénible récompense de son dévouement. A droite, les soeurs d'armes cherchent le réconfort dans la maison de Dieu.

Extrême bas: les dernières minutes avant d'aller au poteau d'exécution.

"Soeur d'Armes" est un film de Léon Poirier, une oeuvre toute à la gloire de la femme et de ses belles vertus. Ce film émouvant, vrai et sincère fera une belle carrière et nous prions toutes les femmes de se faire un devoir d'aller l'applaudir. Les femmes y verront que les plus hautes vertus de courage et de sacrifice sont leur apanage autant qu'aux hommes.

Jean Servais réunit toutes les qualités du véritable jeune premier

Ses opinions littéraires. - Ses succès au théâtre et au cinéma. - Un type sympathique. Comment il faut le juger.

PEUT-ETRE parce qu'il le fut réellement avant d'obtenir sa licence en philosophie. Jean Servais fut un parfait étudiant dans *Le Mal de la Jeunesse* au Théâtre de l'Oeuvre puis dans *Les Misérables* et tant d'autres films.

C'est une étiquette qu'il risque de conserver d'autant plus longtemps que son aspect physique et son esprit juvénile et réfléchi prolongent le personnage au delà du studio et du temps.

Les femmes trouvent, non sans raison, qu'il possède un joli visage et les hommes qui le fréquentent à Paris savent bien son goût très vif pour des conversations où les lettres françaises et étrangères sont passées au crible d'une critique subtile et avisée.

Ses conférences littéraires seront donc particulièrement précieuses, à moins qu'elles ne jettent la confusion dans l'esprit de ses admiratrices ?

— J'aime Rabelais, Rabelais, avant tout! déclare Jean Servais avec une fougue toute spontanée.

Oh! oh! Rabelais ? Voilà, mesdemoiselles, qui est tout le contraire d'un sentimental.

L'écran nous aurait-il fait connaître un faux Jean Servais? Et, pour une fois, chercherions-nous à tort la personnalité du jeune artiste à travers ses lectures ? Car tout de même, Jean Servais, jeune amoureux sympathique et attirant, fidèle et plein de douceur, Jean Servais, c'est lui qui l'affirme sans hésiter, Jean Servais aime Rabelais ?

Il n'en est pas moins sympathique, ni moins attirant pour céla, bien au contraire, mais c'est à d'autres titres que ceux qui lui valent la chaude admiration féminine.

Jean Servais donc, aime la vie, largement, souverainement, la vie de la chair et la vie de l'esprit, la vie sous toutes ses formes, à la manière de Pantagruel.

Il est curieux de tout, toujours en appétit de savoir. Et ainsi l'on peut prédire qu'il changera beaucoup à l'écran et nous réservera sans doute bien des surprises.

Mais quoi ? Que dit-il maintenant ?

— J'aime aussi Louis-Ferdinand Céline.

Voilà qui est non moins paradoxal et j'imagine que quelques jolies filles s'enfuiront, épouvantées, à l'énoncé de ce sentiment imprévu chez celui dont elles conservent pieusement l'image.

JEUNE MAIS NULLEMENT SI NAIF

Au moins Jean Servais porte-t-il avec fidélité ses préférences aux auteurs qui ne mâchent pas leurs mots. Rassurez-vous pourtant, mesdemoiselles, Jean Servais est un jeune homme parfaitement éduqué. Jamais il n'emploie de ces expressions qui, à défaut d'une consonance "honnête", disent bien ce qu'elles veulent dire. Même pas dans le privé.

Tout de même, si Rabelais a rapporté dans leurs détails le "vie très horrificque" du grand Gargantua et les "faictz et prouesses espoventables" de son fils Pantagruel, s'il a chanté la vie et l'action, la volupté d'être, c'est-à-dire de manger, de dormir, d'aimer, s'il nous apprend que la vie ne vaut que par ce qu'elle est, le voyage du héros de Céline au bout de la nuit tendrait plutôt à nous montrer qu'elle ne vaut pas bien cher.

Ce qui n'empêche pas Jean Servais de porter Rabelais à côté de Céline dans son coeur. D'ailleurs est-ce bien une gageure? Ne peut-on aimer la vie, ou la femme, sans plus avoir d'illusions sur elles ?

Nous voici loin, en tout cas, du jeune et naïf amoureux de l'écran.

Les plus importantes difficultés dépendent surtout des circonstances qui environnent les débuts d'un interprète.

C'est ce qu'explique Jean Servais.

— Ce que j'ai dû vaincre d'abord, explique-t-il en souriant, c'est le fait de ne pas avoir de passé. Mon premier film a été *Criminels*. Qu'avais-je fait avant ?

Avant ? Jean Servais avait été à l'admirable école de Raymond Roulleau et, en fait, n'avait donc reçu qu'une éducation strictement théâtrale. A cette époque, Roulleau ne songeait guère au cinéma. Il avait conduit à Paris cette troupe d'amateurs qui fut le théâtre du Marais. Il avait dans sa valise une pièce de Brukner. Du jour au lendemain, cette pièce révéla une pléiade de jeunes artistes: Lucienne Lemarchand, Madeleine Ozeray, d'autres et notamment Jean Servais.

JEAN SERVAIS

Fermons cette parenthèse et écoutons le fameux jeune premier.

— J'étais un inconnu. Il me fallait donc d'abord donner confiance.

"Notez que j'ai été très bien conduit, par un jeune metteur en scène compréhensif, intuitif. Jamais il ne m'a dit : "Ça ne va pas, vous jouez faux, etc..." mais seulement : "Bon... ça marche... accentuez donc un peu l'expression de la bouche", ou bien : "Ayez un geste plus viril et moins saccadé". Mais avant d'arriver à ce résultat, vous imaginez-vous tout ce qu'il m'a fallu faire pour qu'il puisse sentir en moi quelque chose ? A notre époque, pour qu'on accorde un peu de crédit à un interprète...

— Et, ajoute pour conclure Jean Servais, je passe sous silence les ennuis d'argent.

Doué d'un physique intéressant et d'une voix magnifique, il a tourné dans de nombreuses productions. Signalons ses principales créations : *Les Misérables*, où il incarne Marius, formant avec Josseline Gaël un couple romantique à souhait : *La Voix sans Visage*, *Angèle*, le fameux film *"La Chanson de l'Adieu"*, *"Rose"*, *"Gigolette"*, etc., etc.

Jean Servais, un vrai "jeune" est particulièrement recherché par les jeunes metteurs en scène.

ETONNANTE CONNAISSANCE DES JEUNES

Un jeune premier, c'est par définition, un monsieur pommadé qui sait vaguement roucouler une romance et dire de tendres mots ineptes à une ingénue au regard d'innocence. Dès lors, on ne peut faire l'affront à Jean Servais de le classer parmi les jeunes premiers. Et pourtant, tout son être est juvénile, spontané, plein d'enthousiasme. Alors il faut se rendre à l'évidence : Jean Servais échappe à toute classification; c'est un homme jeune, voilà tout, et sain (ce qui est appréciable) et intelligent (ce qui est exceptionnel).

Vous importe-t-il vraiment de connaître l'ordre chronologique des faits qui ont amené Jean Servais à devenir vedette de cinéma ? N'est-il pas autrement intéressant de chercher à deviner la personnalité qui se cache sous l'enveloppe d'un acteur connu ? Savoir qu'il est né à telle date n'est pas une indiscrétion, mais savoir ce qu'il pense, apprendre à le découvrir tel qu'il est vraiment, voilà un côté bien plus passionnant, n'est-il pas vrai ? plus obscur aussi.

Jean Servais : un jeune qui avoue lui-même ne pas s'attacher à l'extérieur du personnage qu'il représente ! Tout d'abord, on pense, en le voyant : "Eh bien ! c'est un garçon bien bâti, sympathique et sportif, qui doit aimer parler football." Et puis il desserre les dents, et la voix qui résonne est forte, vibrante, étonnante pour l'aspect physique de Servais. Ce qu'il dit, on sent qu'il l'a au préalable passé par le tamis de son intelligence, ce qui ne lui enlève aucune spontanéité. Il sait être gai, évidemment, mais sans emballement irraisonné. Il vit pleinement l'existence de son siècle, mais il n'affecte pas d'ignorer le passé.

Il est jeune, il en est heureux, il en est fier; avec délice, il analyse ceux de son âge, et il arrive à cette conclusion : *La mentalité des jeunes n'a pas changé, elle a toujours été aussi fraîche; seules, les circonstances sont différentes aujourd'hui.* Avec une franchise étonnante, il dit encore : *La candeur est restée plus grande chez les jeunes gens que chez les jeunes filles.* Un tel jugement vous surprend ? Et pourtant ! Les jeunes filles modernes ont soif d'émancipation, leur vertu est souvent un fardeau, et en tout cas, que leur reste-t-il de la fraîcheur des "demoiselles" d'autrefois ? Le jeune homme, lui, est parfois mufle, c'est entendu, mais cette audace forcée n'est-elle pas propice à dissimuler des sentiments ? On blague, c'est plus commode. Et un grand gars, efflanqué et déguingandé fait un petit "bye-bye" de la main, et s'en va très vite pour qu'on ne voie pas qu'il va peut-être rougir. La vraie pudeur, ce n'est pas un regard baissé, c'est une bravade qui cache la vérité, c'est la crainte de se montrer l'âme à nu ! Telle est, certes, la jeunesse d'aujourd'hui, une jeunesse aussi fraîche que celle de votre temps, croyez-moi, messieurs nos aînés ! Chaque époque a son langage.

On annonce la réalisation prochaine de *Sang et Lumières*.

* * *

Roger Duchesne délaissa le droit pour suivre un théâtre ambulant avant de devenir jeune premier à l'écran

— Je serai artiste !

— Tu seras avocat !

— Je veux exprimer les passions des hommes, leur haine et leur amour...

—Tu défendras les hommes contre leurs passions, leur haine et leur amour...

— Je ne veux pas juger, je veux vivre.

UN NOTAIRE DE 80 ANS

Le jeune homme de dix-sept ans qui voulait être artiste n'ajouta rien, mais quitta la maison de son père qui le voulait avocat.

Sur la place du village où il passait ses vacances avec ses parents, un modeste théâtre ambulant plein de mystère et de poussière avait donné la veille une représentation des *Saltimbanques*.

Le patron déclouait les planches de la scène quand, brusquement, un jeune visage crispé s'interposa entre lui et le jour, un visage vraiment jeune jusque dans sa colère.

— Comment t'appelles-tu ?

— Roger Duchesne. Je veux partir, apprendre votre métier et composer des personnages.

Le patron réfléchit. Composer des personnages ? Ça n'était pas impossible. Ce vieux Delore qui jouait le rôle du notaire de quatre-vingts ans n'en avait guère moins et il était tout le temps patraque. Les médicaments coûtaient cher, tandis qu'avec ce gamin de dix-sept ans...

— J'ai ton affaire, petit. Viens et dis-toi toujours que notre métier est le plus beau des métiers.

— Je le sais.

Les premiers temps, Roger Duhcesne, ivre de joie, prit pour un parterre de rois les fermiers et les écoliers des villages tous pareils. Bientôt, cependant, il comprit que l'heure de partir était venue.

Ceux du voyage n'avaient plus rien à lui apprendre alors que chaque soir sa soif augmentait, devinant la vie.

Quand il parla, ses fidèles compagnons d'un an de vie commune hochèrent la tête. Parbleu, ils le savaient bien qu'il allait s'en aller. C'était tant mieux. Eux, les vieux finis, n'avaient plus qu'à mourir maquillés dans leur maison mouvante, mais lui ? C'était leur suprême espoir, leur dernier rêve, leur vengeance. Il fallait bien qu'il réussisse pour eux tous...

HEROS CLASSIQUES EN PROVINCE
HEROS MODERNES A PARIS

Tournées de province.

Mais tournées organisées par Paris. Ça n'est plus le défilé des villages, mais des villes. Les hôtels sont bons, le public difficile, les partenaires célèbres, les camarades jaloux... Premier apprentissage réel : cela veut dire qu'il monte, puisqu'il lui faut se défendre et se méfier.

Perdican est applaudi à Marseille, *Pyrrhus* plaît aux Rouennais. *Le Malade imaginaire* connaît les brumes du Nord. *Le Misanthrope* les plages de l'Océan. Les journaux de province parlent de Roger Duchesne... Il sait pourtant qu'il a cessé d'être le roi de la terre puisqu'il n'est plus le roi du village, mais voici Paris tout de même qui l'attire.

Son talent a gagné en souplesse et s'accommode des premiers gros contrats : il tourne aux côtés de J.-P. Aumont; il crée *Ma Liberté* au théâtre, il tourne *Sept hommes une femme*, *Un homme à abattre*, *Les Loups entre eux*. C'est le départ aux Indes pour réaliser pendant huit mois un film féerique, *Le Tombeau hindou;* au retour, Léonide Moguy lui propose le rôle du docteur de son beau film *Prison sans barreaux;* demain ce sera *Macao* avec Eric von Stroheim.

ET S'IL REVENAIT ?

Quelque part sur les routes, une petite caravane qui s'en allait vaincue redresse la tête, puisque la vraie jeunesse, la foi inébranlable ont triomphé de tous les obstacles...

S'ils ont manqué d'espérance, ils ne manquent plus d'espoir ces vieux comédiens : si cet adolescent qui est devenu un homme allait arriver un soir de fête, jouer une seule fois parmi eux ?

Et Roger Duchesne sait bien qu'il le fera un jour...

ROGER DUCHESNE

ADRESSES DEMANDEES

Gaby Morlay, 30, Rue des Tourelles, Boulogne.
Line Clevers, 38, rue du Mont-Cenis.
Josseline Gaël, 26, rue Duchesne.
Raymonde Allain, 7, square Pétrarque.
Yvonne Printemps, Hôtel George-V, avenue George-V.
Jean Debucourt, 24, place Dauphine, Paris.
Noël-Noël, 25, avenue du Mont-Cenis.
Albert Préjean, 5, rue des Dardanelles.
Pierre Blanchar, 5, place du Panthéon.
Lisette Lanvin, 4, rue Louis-Codet.
Jean-Pierre Aumont, 195, boulevard Malesherbes.
Paulette Dubost, 3, avenue des Chalets.
Jean Murat, 20, rue Nungesser-et-Coli.
Fernandel, 15, avenue Trudaine.
Marcelle Chantal, 4, avenue Rodin.
Vera Korène, 63, avenue Malakoff.
Jacqueline Francell, 148, boulevard Bineau.
José Noguero, 41, avenue Sainte-Foy, Neuilly.
Serge Grave, 14, avenue du Delta.
Jean Wall, 5, avenue du Général-Tripier.
Jean Servais, 36, avenue Junot.

* * *

Henry Garat tourne actuellement son cinquante-quatrième film: MA SOEUR DE LAIT.

* * *

C'est probablement Jean Choux qui réalisera *Peau-Rouge*, avec Paul Azaïs dans le principal rôle.

Ce que portent les vedettes de Paris pour le printemps

MARIE GLORY, pour dîner au restaurant, vient de choisir un très beau chapeau de feutre noir à calotte pointue, drapé d'un large ruban de satin bourgogne retombant sur la nuque en longs pans.

Michèle Morgan a pris possession de son premier ensemble de printemps: une robe de lainage noir sur laquelle se pose une jaquette en whipcord paille, longue, à six boutons, bordée d'une tresse de soie noire. Elle portera avec, un canotier d'homme en paillasson naturel garni d'un ruban de velours noir. Une voilette au noeud retombant derrière, ajoute une note plus féminine.

Les grands chapeaux refont leur apparition. On en voyait un, en feutre bordeaux à bord immense, ombrant le pâle visage de Marcelle Chantal.

Vu sur la jolie Hélène Robert, le dernier bijou à la mode: Une petite tête d'Indien coiffée de plumes exécutée en pierreries multicolores.

Madeleine Ozeray est infiniment gracieuse dans une robe du soir en velours noir voilée d'une ample jupe de dentelle noire dont la mantille forme une coiffure qui semble prolonger la robe.

Danièle Parola, dont les préférences vont aux tenues nettes, vient de se commander un tailleur comprenant une jaquette en lainage brun à grandes rayures gris-beige d'une paille Bakou beige au bord plongeant en avant et en arrière; la calotte assez haute, pincée au sommet, est encerclée d'une double torsade d'ottoman brun.

Yvette Lebon a un nouveau deux-pièces en Pallah quadrillé vert et ocre de Rodier, manteau en même tissu uni doublé de quadrillé.

Les cloches regagneraient-elles du terrain ? Sur le fin visage de Lisette Lanvin, on pouvait en voir une en Bakousoie rose pâle. Calotte emboîtant la tête très bas en arrière. Une haute plume noire la traverse.

Edwidge Feuillère porte avec beaucoup d'allure un tailleur du soir en crêpe bleu nuit dont les manches sont bordées de paillettes bleues et roses.

Encore un sac amusant, celui de Suzet Maïs, en antilope noir, garni de grosses boules dorées.

Véra Korène est magnifique dans une robe du soir en velours nègre, dont le haut est en velours vert et la ceinture drapée en forme de corselet, en velours rouge. Boléro à manches longues de velours nègre.

Suzy Prim porte un très élégant tailleur de lainage jaune, cape de raphalia vert doublé de jaune. La veste est fermée par des pattes brodées ton sur ton. La blouse est de même couleur que la cape.

Sur ses oreilles, Mona Goya pose de ravissants clips en diamants et platine dont le dessin représente trois fleurs retenues en une gerbe.

Est-ce un aveu ? Le dernier sac que Josette Day vient de s'acheter, adopte la forme d'un coeur percé d'une flèche. Il est en velours noir et la flèche qui le traverse, en émail rouge.

Les boléros sont de plus en plus à la mode. Témoin celui que porte Lise Delamarre, en velours noir, à manches longues. Il est orné de huit petites boules en verre brillant, comme celles qui servent à garnir les arbres de Noël. L'effet, inattendu, est très joli.

Marthe Mussine déjeunait l'autre jour, coiffée d'une magnifique toque russe, très haute, en loutre noire.

Ceux qui voient clair

Grand film français jugé par un grand critique américain

M. Frank.-S. Nugent, critique cinématographique au "New York Times", place déjà "Carnet de Bal" parmi les dix meilleurs films de 1938 présentés aux Etats-Unis.

Comme on l'a constaté le "Courrier du Cinéma" prône avec ardeur les qualités du film français. Il le fait avec la conviction d'être dans le vrai. Lorsque nous avons écrit ici, maintes fois, que le film de Paris peut soutenir la comparaison avec le film d'Hollywood nous n'avons pas voulu jeter de la poudre aux yeux.

Notre conviction est ferme et s'appuie sur des faits.

Or, un fait nouveau vient de renforcer notre opinion et démontrer que nous ne faisons pas fausse route. Un grand film français "Un Carnet de Bal", dont nous avons dit toutes les beautés et auquel la Biennale de Venise a décerné son premier prix, tient depuis quelques jours l'affiche du Cinéma Belmont, à New-York où l'on sacre les grandes productions californiennes.

L'édition du samedi 26 mars du *New York Times*, organe puissant et sérieux s'il en fut jamais un, nous tombe sous la main et nous y lisons la critique d'"Un Carnet de Bal" par Frank.-S. Nugent.

Une plume autorisée

Ce M. Nugent n'est pas le dernier venu dans le monde cinématographique. Il y fait autorité. En effet depuis 20 ans qu'il remplit les fonctions de critique cinématographique il nous a été possible de vérifier l'exactitude de ses écrits, la sûreté de son jugement, son sens aigu de l'observation et une vaste connaissance du septième art. M. Nugent appartient à cette phalange de journalistes intègres, au-dessus de petites combines pécuniaires, souvent sollicités mais jamais gagnés à une cause qui ne se défend pas.

Nugent est au cinéma américain ce qu'est Lucien Dubech ou Antoine au théâtre parisien; ou ce qu'est Olin Downes ou André Coeuroy à la musique. Le verdict de Frank S. Nugent est impartial, net, définitif. Il appelle un navet, un navet; il s'emballe rarement mais sait discerner le chef-d'oeuvre d'entre le film de qualité ou tout simplement honorable.

Naturellement il lui appartenait de signer la critique d'"Un Carnet de Bal". Or, voyons un peu ce qu'il en dit.

Afin de conserver à M. Nugent toute la responsabilité de ses expressions nous allons le citer dans sa langue, donnant ensuite une traduction aussi scrupuleusement fidèle que possible de son texte.

"Un Carnet de Bal", voted the world's best picture at the Venice Biennial Film Exposition, actually lives up to the extravagant claims made for it abroad and wins another sponsor here". "A brilliant mosaic of drama and comedy, it bears the stamp of master craftsmanship across its surface and deep within its heart. It has been superbly written, unerringly directed, magnificently played — last above all".

Traduction : "Un Carnet de Bal" proclamé le meilleur film du monde à la Biennale de Venise, répond réellement aux revendications extravagantes qu'on en a faites à l'étranger, et se gagne un autre garant ici. Une brillante mosaique de drame et de comédie, il porte le sceau d'un travail de maître sur toute sa surface et profondément jusqu'en son coeur. Il a été superbement écrit, infailliblement dirigé et magnifiquement joué — ceci par-dessus tout".

Hollywood n'a pas le monopole

Ce qui suffirait à nous réjouir complètement, mais M. Nugent va plus loin encore. Citons-le à nouveau en utilisant le même procédé.

"Il you have not suspected it before, you might go to the Belmont to be convinced that Hollywood has no monopoly on the world's talent. It hasn't Françoise Rosay, nor Louis Jouvet, nor Harry Baur, nor Marie Bell, nor Pierre Blanchar, nor Raimu nor — so far as we know — any of the other French players who form the picture's extraordinary panel".

Traduction s "Si vous ne l'avez pas soupçonné déjà, vous pouvez aller au Belmont pour être convaincu qu'Hollywood n'a pas de monopole sur les talents mondiaux. Elle n'a pas Françoise Rosay, ni Louis Jouvet, ni Harry Baur, ni Marie Bell, ni Pierre Blanchar, ni Raimu, ni — autant que nous le sachions — aucun des autres artistes français qui composent l'extraordinaire distribution du film".

Le coup de boutoir

M. Nugent, comme on le voit n'est pas tendre pour Hollywood et ne se laisse pas duper aisément par les prétentieuses déclarations de ses agents de publicité. Il dit son fait au confrère américain et il le lui dit d'aplomb.

Ensuite M. Nugent résume l'action du film. Celle-ci est trop connue pour qu'il soit nécessaire de citer le critique américain mais il importe par exemple d'insister sur les conclusions que lui inspire l'oeuvre de Julien Duvivier. Il écrit donc en terminant: *"Comic or tragic, pathetic or horrible, cruel or gentle Duvivier's vignettes are fascinating, vibrant with life and reality, presented with consumated dramatic skill. We'll say no more about his film than this : it goes on our ten-best list this year if we have to toss four colossals out to make room for it!"*

Traductin : "Comiques ou tragiques, pathétiques ou horribles, cruelles ou gentilles les silhouettes de Duvivier sont fascinantes, vibrantes de vie et de réalisme et présentées avec une habileté dramatique consommée. Nous ne dirons rien de plus sur ce film, sauf ceci : il se place sur notre liste des dix meilleurs films cette année, s'il faut bousculer quatre productions colossales pour lui faire de la place".

Et voilà l'opinion tout à fait désintéressée d'un expert newyorkais jugeant le film français et le comparant aux productions d'Hollywood.

Les remarques de M. Nugent se passent de commentaires.

Espérons qu'elles feront taire les dénigreurs, les mécontents et les grands esprits qui s'émerveillent de tout ce qui vient des Américains et refusent de reconnaître à l'art français les qualités dont un Duvivier, entre tant d'autres, a su faire preuve.

S'ils ont si confiance dans les Américains qu'ils prennent la parole de M. Nugent !

JULES BERRY DANS UN FILM BELGE

POUR la première fois, Jules Berry, le plus parisien des artistes français, Blanche Montel, Alice Tissot ont tourné ensemble en Belgique un joyeux film intitulé *Mon père et mon papa*.

Gustave Libeau, surnommé le "Raimu belge", est également une des vedettes de ce nouveau film.

CLAUDE DAUPHIN A DE QUI TENIR

EST-CE là Claude Dauphin ? Nous l'avions vu au studio, gouailleur, farceur, insupportable et charmant.

Ce Claude Dauphin fêtard, bruyant, clownesque est-il vraiment le reflet de celui que l'on voit chez lui ?

Chaussé de sandales, habillé d'une robe de chambre grise, il est allongé sur l'un des courts divans de cette bibliothèque intime.

"— J'aime l'équilibre, le tact, la mesure, le bon goût, dit doucement Claude Dauphin. Je descends de plusieurs générations de bourgeois, et je suis moi-même un bourgeois. Mais sans étroitesse d'esprit, ni bigoterie.

"Mes parents, mes grands-parents ont tous exercé ce qu'on est convenu d'appeler une "carrière artistique". En pensant à mon père Franc Nohain, à mon frère Jean Nohain, on pourrait dire : "Claude Dauphin est d'une "famille d'artistes".

"Pourquoi ?

"Est-ce qu'il est défendu aux bourgeois d'être sensibles, compréhensifs, d'avoir de la fantaisie ?"

"— Mais, vous êtes ambitieux ?"

"— Moi ? Oh non ! J'ai horreur de l'excès en quoi que ce soit... Les élans retombants. Les passions affolantes? Non! Lorsque j'étais enfant, j'étais d'un naturel nettement contemplatif.

"Je lisais, je lisais, les tempes battantes, les yeux affolés... Et savez-vous ce que j'aimais par-dessus tout ? Charles Dickens et les familles des romanciers qui lui ressemblent, ceux qui, parmi les écrivains, s'attardent à observer les petits gens, les médiocres, les effacés..."

Mais, malgré lui, son talent a poussé Claude Dauphin au premier rang des acteurs de notre époque.

Interprète du théâtre de Bernstein, il est devenu l'une des jeunes gloires du théâtre.

Cette activité trop intense, le refus aussi de son directeur ne lui a pas permis de reparaître souvent à l'écran.

Cependant les vacances vont permettre à Claude Dauphin, non pas de partir vers la mer et le soleil, mais de jouer le principal rôle de "Je t'attendais", où il aura pour partenaire Renée Saint-Cyr.

Ainsi allons-nous bénéficier de cette ardeur au travail dont Claude Dauphin, artiste consciencieux et sincère, nous donne une nouvelle preuve.

* * *

UN FILM OU ANDRE LUGUET BRILLERA

POUR réaliser *L'escadrille de la Chance*, les producteurs n'auront reculé devant aucun sacrifice.

Voyage au Maroc, prises de vues en Amérique, les paysages sont d'une grande diversité et nous voyons tour à tour les héros du film à cheval, en avion, en voiture.

En voulant s'attacher à fignoler l'apparence, Max de Vaucorbeil n'a pas négligé le fond.

L'intrigue rebondit au moment où nous connaissons le secret du personnage incarné par André Luguet.

Cet artiste se détache avec éclat du reste de l'interprétation. Il est un acteur capable de jouer dans le rythme américain.

Ironique, charmant, désinvolte, beau garçon, et en même temps viril pour supporter le poids de n'importe quel rôle, il devrait être au tout premier plan de l'actualité.

Mlle Lili Damita, qui est une très jolie femme, s'habille divinement.

Jaque Catelain, parfait, prouve que ses qualités sont toujours aussi vivaces.

Pierre Sergeol gagne des galons à chacun des rôles qui lui sont confiés.

Enrico Glori est excellent.

La gentille Simone Héliard, Arnaudy, Ginette Gaubert se partagent des rôles de moindre importance.

"OLEO"

Sa seule façon de dire "Ah!" lui a conquis la gloire

POUR séduire les spectateurs il a suffi à Chevalier d'exhiber son fameux sourire et à Tino Rossi de roucouler des chansons sentimentales d'une voix mélodieuse. Mais à Oléo il en a fallu beaucoup moins encore... Quand ce petit bout de femme trépidante, brune comme un fruit d'été, apparut sur une scène pour prononcer simplement avec une moue espiègle "Ah!" tout Paris a été conquis.

Heureusement la jeune fantaisiste ne limite pas à cette onomatopée les ressources de son talent varié.

Et dans *Une fois au cinéma*, son premier film, cette satire contre les faisans du cinéma où elle joue une dactylo délurée, on l'entendra parler à qui mieux mieux. Au point que ce verbiage excessif et persuasif arrivera à tirer de l'ennui une firme chancelante et ses peu scrupuleux dirigeants.

— Ces aventures mouvementées me rappellent mes débuts dans la vie, déclare Oléo dans un joyeux éclat de rire.

"L'existence réelle est quelquefois plus riche en épisodes pittoresques que le scénario le plus échevelé.

"Croyez-vous que dès l'âge de 15 ans, à peine débarquée de ma province natale, j'allai tout droit me présenter au Casino de Paris !

"Je fus d'ailleurs engagée comme figurante, mes qualités chorégraphiques n'ayant pas été jugées suffisantes pour faire de moi une étoile, malgré les prix de fox trot et de blue remportés victorieusement au Casino de Nice et dont je n'étais pas peu fière.

"A ce moment-là j'étais pleine de courage comme de bonne volonté. Aussi, jugeant insuffisants les quatre cent cinquante francs gagnés mensuellement, je résolus de travailler dans la journée pour augmenter mes revenus.

VENDEUSE... A SON GENRE

"Sur la foi d'une pancarte, je me présentai dans une maison de gants où je demeurai vendeuse exactement... un quart d'heure. Une cliente m'ayant demandé — je m'en souviendrai toute ma vie — une paire de gants en chevreau, pointure 6¾, j'enfonçais la pince avec tant de fougue qu'elle traversa le gant de part en part. La patronne, d'un geste impératif me montra la porte et, sans une parole vaine, je filai...

"C'est alors que j'eus l'idée de poser chez les photographes, puis chez les peintres, parmi lesquels je me suis fait beaucoup d'amis. Je garde toujours comme souvenir une carte postale attendrissante, représentant en haut un valeureux soldat, baïonnette au canon, et moi en bas, encadrée dans un ovale élégant. La légende est ainsi conçue :

"Petit soldat pense à sa belle.
"N'écrase pas la sentinelle !"

"Enfin, après des séjours successifs au "Moulin-Rouge", à "L'Oeil de Paris", au "Théâtre de 10 Heures", je suis venue à l'écran. Mais mon premier film, en compagnie de Dalio, Carette et la pauvre Janie Marèze, *Le Collier*, faillit bien me dégoûter à tout jamais du cinéma.

"Je jouais la femme d'un joaillier que je devais aller reconnaître dans un asile d'aliénés. Or je tombai au moment de la douche... et l'appareil s'étant subitement détraqué, nous fûmes, Dalio et moi, aspergés avec une violence inouïe.

"Conclusion : une robe perdue et huit jours de lit ! Avouez qu'il y avait de quoi vous brouiller définitivement avec le Septième Art !..."

SYLVIA BATAILLE

Un nom sauvage et belliqueux qui lui va comme un gant...

UNE petite tête ronde sous des cheveux châtain foncé, presque noirs. Un étonnant regard candide et surpris à la fois. De l'enthousiasme à revendre, une spontanéité d'enfant trop emballée parfois, trop "à plat" quelques minutes plus tard. C'est Sylvia Bataille.

Elève de Charles Dullin, elle a, toute gamine encore, le désir de faire du théâtre. Mais comme elle ne connaît en rien les demi-mesures, ce désir est forcené et la pousse, gauche, tremblante ,dans le bureau du directeur de la Compagnie des Quinze.

— Monsieur, je veux jouer...

— Que savez-vous faire ?

— Rien...

C'est vrai. Elle a une petite voix fluette et quand, amusé, le directeur la fait monter sur la scène le lendemain après lui avoir enjoint d'apprendre par coeur les *Deux pigeons*, elle bafouille, s'égosille. A dix rangs, on ne l'entend plus.

Ce n'est pas brillant. Mais elle est si peu banale, cette enfant impertinente et timide, que la Compagnie des Quinze la recueille dans son sein. Il n'a pas été question d'argent, bien entendu. Seulement Sylvia va travailler, assister aux répétitions, bûcher deux répliques. Trois semaines se passent. Elle a le temps de puiser un nouveau courage.

— Monsieur, je veux être payée !

Elle a tous les toupets décidément. Le directeur s'étonne, est près de s'indigner. Elle est à l'école, ici, et ce qu'elle apprend, on le lui ferait payer ailleurs. Mais la petite s'entête, baisse un front buté sous la frange dansante de ses cheveux. Elle veut mille francs par mois.

Des jours passent encore. En fin de compte, elle triomphe et c'est ainsi que Sylvia Bataille fit ses débuts sur la scène du Vieux-Colombier, aux appointements de 600 francs par mois.

A l'écran, un tout petit rôle de la *Voix sans visage* marque ses débuts. Sans hésiter à s'enlaidir, elle est la femme de Noël-Noël dans *Adémaï Aviateur*, puis l'amie raisonneuse de Lisette Lanvin dans *Rose*. Elle tourne encore avec Pagnol dans sa nouvelle version de *Topaze*, dans *Jenny*, de Marcel Carné. C'était merveilleux !

Elle a ce mot-là sur les lèvres à tout propos, et elle s'emballe, et elle trépigne presque, comme une gosse qu'elle est encore, lorsqu'un mot l'aiguille vers un sujet qui lui est cher. Mais quelle ironie à peine déguisée dans ses yeux, dans son joli museau futé, malicieux, lorsqu'elle peut vous avoir "au tournant"...

Avec une pareille personnalité, si différente des gaborits ordinaires, nous savons ce qui l'attend, elle, "au tournant": beaucoup de succès d'ici peu.

6 ANS

(une histoire authentique)

● Un client nous disait dernièrement: "Pourquoi ne dites-vous pas aux parents que rien ne plaît plus aux enfants que de les laisser s'ouvrir un compte en banque? C'est la faveur que ma fillette de six ans demanda l'autre jour à sa maman. Ma femme prévint aussitôt notre gérant que la petite passerait le voir . . . Peu après, elle s'amena à la banque avec sa petite bourse, signa son nom quatre fois (ce qu'elle trouva des plus drôles) et reçut son livret. Elle fit cela toute seule . . . "

Cette petite a mille fois raison. La banque, c'est SA banque. Faites-en autant.

LA BANQUE ROYALE DU CANADA

LILI DAMITA

JANY HOLT

JULES BERRY

NOTRE ROMAN COMPLET

Jalousie, Morsure du Coeur

Par ALEXANDRE HUOT

C'était par un bel après-midi de printemps. Les arbres de bois mou avaient leurs feuilles, et les érables du parc Lafontaine bourgeonnaient. Le parc avait un aspect vert tendre comme le tout jeune homme qui traversait alors la chaussée. Il se dirigeait vers les cages des animaux sauvages que les autorités de la ville venaient de faire placer dans leurs quartiers d'été.

Le jeune homme avait dix-huit ans peut-être. Figure franche et rouge sous le soleil printanier. Ses yeux vifs et rieurs semblaient vouloir boire la vie. Il avait un air alerte, vif. Sa taille élancée, sa démarche aristocratique, ses réparties spirituelles le faisaient la coqueluche des jeunes filles. A première vue, on le prenait pour un jeune homme "de la haute".

Et pourtant ce n'était que le fils d'un épicier de la rue Napoléon.

Le jeune Jean Larouche était à nourrir les chevreuils de "peanuts" salées. Les bêtes se régalaient copieusement, le sel étant leur faiblesse.

Jean se dirigea vers l'étang artificiel du lac, du côté où la fontaine lumineuse fait jaillir mille feux le soir.

Il sortit une croûte de pain de sa poche, l'émietta et lança les miettes à l'eau Des canards nombreux s'approchèrent, parlant leur langue cacophonique.

Jean s'assit sur un banc fraîchement peinturé de vert.

Une jeune fille approchait. Elle regardait les canards prendre leurs ébats. Jean, lui, la regardait; elle était belle, d'une beauté jeune et sans tache. Ses lèvres et ses joues n'avaient pas besoin de fard pour être rouges.

— Il faut que je lui parle, se dit le jeune homme. Dieu! qu'elle est belle!

Le hasard le favorisa.

Comme elle passait devant lui, elle s'accrocha le pied dans une racine. Elle allait tomber, dégringoler dans l'étang peut-être. Mais Jean se précipita. Il arriva à temps. Juste comme elle prenait le versant qui glisse dans l'eau, il l'empoigna solidement et lui fit reprendre son équilibre.

Pendant quelques courts instants il la tint dans ses bras, respirant son parfum fait de naturelle jeunesse. Leurs deux têtes se frôlèrent.

Puis, come elle se tenait maintenant solidement debout, il la lâcha et dit :

— Excusez-moi, mademoiselle . . .

— Oh! répondit-elle, ne vous excusez pas, monsieur; je vous en prie. Vous avez été mon sauveur. Sans vous, je tombais et me faisais affreusement mal peut-être. J'eusse dégringolé dans l'étang parmi les canards. A cette saison, l'eau n'est pas chaude.

— Loin de là, dit-il, en laissant fuser un petit rire gêné.

— Je vous remercie sincèrement, monsieur . . .

— Jean Larouche.

— Yvette Thibaudeau.

Ils éclatèrent de rire, moins gauches maintenant qu'ils avaient échangé leurs noms.

— Asseyons-nous, mademoiselle, sur ce banc.

Ce qu'ils firent.

— Où demeurez-vous, mademoisette Yvette?

— Rue Visitation.

Elle lui indiqua le numéro de rue qu'il ordonna à sa mémoire de ne pas oublier. Il n'était toujours pas pour le prendre en note sous ses yeux. Leur connaissance était trop jeune pour cela.

— Moi, fit-il, comme mon père est mort il y a quelques mois, je dirige l'épicerie qu'il nous a laissée à ma mère et à moi, rue Napoléon. Pensez donc, mademoiselle Yvette, je n'ai que 18 ans et je suis gérant d'une épicerie, j'ai deux commis plus vieux que moi. Et je vous assure que je fais attention aux crédits. Les clients ont de la misère à me "passer des Québec".

— Moi, fit Yvette, j'ai eu seize ans au mois de janvier.

— Allez-vous encore à l'école?

Elle eut une moue d'humeur :

— Mais non, je ne suis plus une enfant. Papa dit d'ailleurs que les femmes trop instruites, il n'aime pas ça, car elles embêtent les hommes.

— Moi, j'ai laissé l'école à 16 ans. Mon père disait toujours que si la race canadienne-française avait moins de professionnels et plus d'industriels, plus de marchands les affaires iraient mieux. Alors je me suis fait marchand.

— Vous devez avoir l'air fin dans un tablier blanc . . .

Mais elle s'arrêta, rougissant de l'imprudence de ses paroles.

— Continuez, mademoiselle Yvette, continuez, vous me charmez. Ainsi je dois avoir l'air fin dans mon tablier blanc d'épicier.

— Voyons, monsieur Jean, n'abusez pas de mon indiscrétion involontaire.

— Non, non. Promenons-nous dans le parc Lafontaine, voulez-vous ?

— Je veux bien.

Tout en se promenant, ils échangèrent des confidences sur leur passé, se racontèrent leur temps d'écoliers, leurs fredaines, leurs petites affaires sentimentales.

Elle regarda l'heure.

— Déjà cinq heures! fit-elle. Il faut que je m'en aille aider à maman à préparer le souper.

Il toussa, se nettoya la gorge. Enfin il se risqua à demander:

— Mademoiselle Yvette, pourrais-je aller vous voir chez-vous un soir?

— Oh! non, monsieur Jean. Maman ne voudrait pas. Elle me trouve trop jeune pour recevoir des jeunes gens.

— Mais voyons, mademoiselle Yvette, ne refusez pas de me revoir Je comence déjà à sentir le besoin de votre présence et je serais si malheureux!

Elle sourit, gamine:

— Jean, pardon, monsieur Jean . . .

— Non, non, dites Jean tout court.

— Alors dites Yvette, Yvette "toute courte".

— Entendu. Mais où et quand vous reverrai-je? Yvette.

— Mais si vous voulez, Jean, ici, au parc Lafontaine.

— Oui, oui. Et quand? Oh! le plus tôt possible, ma petite Yvette. Dites demain après-midi.

— Très bien, Jean, demain après-midi à 2 heures sur le "pont des soupirs".

— Le pont des soupirs? Où est-il?

— C'est le pont en ciment qui imite le bois rond. Je l'appelle le pont des soupirs en l'honneur de Tino Rossi.

— Ah!

En se quittant, ils se donnèrent la main, et Jean la tint un peu plus longtemps que le veut l'usage. Délicatement, elle la lui retira.

Jean retourna chez lui et servit machinalement les clients qui se présentèrent à son magasin. Il voyait Yvette partout, sur les boîtes de tomates et de fèves. Il éclata de rire quand il se surprit à penser à Yvette en regardant la vieille négresse "tante Jémima", qui annonce la farine de sarrazin.

Oh! oui, c'était une bonne jeune fille, innocente, pure et fraîche, et belle comme une source d'eau vive.

Elle était grande, élancée comme lui et ses formes naissantes étaient alléchantes comme une pêche de juillet dans les Carolines.

Au souper, sa distraction, son air lointain intriguèrent sa mère. Elle questionna:

— Ah! ça, mon petit, mais qu'as-tu?

— Rien, maman.

Madame LAURE

LE PLUS FORT MEDIUM D'EUROPE vient de recevoir le grand tarot Tunisien, l'oeil qui voit tout. Vous dira votre nom, votre âge, réunit les séparés, facilite les affaires, ramène les amitiés perdues.

De 9 h. A.M. à 9 h. P.M.

515 est, rue Duluth - - AMherst 6651

PLateau 0156 LAncaster 6473 — PLateau 0741 LAncaster 5569

Lotus Hôtel - Hôtel Alpin

A. FORGET, Gérant

2033, ave McGill College 2015, ave McGill College

CHAMBRES DE PREMIERE CLASSE

★

Dans le centre des Théâtres et des grands magasins

PAR JOUR : $1.00, $1.50, $2.00, $2.50, $3.00

★

Pour informations, voyez :

"TRAVELAIDE BUREAU"

761 ouest, rue Ste-Catherine — CH. 301 — PLateau 8077

— Rien! Rien? Non, tu as quelque chose. Je parie que tu es en amour.

Il rougit jusqu'aux oreilles.

— Mais non, maman, vous faites erreur.

Elle questionna, elle questionna, mais il ne voulut rien avouer, désirant garder encore son sentiment secret même à sa bonne maman.

Le lendemain ils se rencontrèrent, Yvette et lui, au parc Lafontaine, et causèrent longuement, longuement.

Presque chaque jour, ils se rencontraient sur le pont des soupirs et c'était le paradis, la joie suprême, le bonheur parfait causés par la présence aimée.

Un après-midi, ils se promenaient en canot sur l'étang du parc.

Jean venait de prendre une grande décision.

— Yvette, dit-il vite, sûr que s'il ne le disait pas ainsi la gêne l'empêcherait de parler, Yvette, je vous aime.

— Mais moi aussi, Jean.

— Oh! que je suis content. Mais moi, vous savez, je vous aime d'amour. Quand vous n'êtes pas près de moi, je suis mal, je sens que quelque chose me manque; je deviens triste et je ne vis que pour notre prochaine rencontre.

— Tiens, mais c'est comme moi. Hier, je tricotais, et je ne voyais pas la laine, je ne voyais que vous, Jean. Et j'ai ri, en pensant que je vous tricotais. Maman m'a demandé ce que j'avais. Je lui ai répondu : rien. Elle s'aperçoit de quelque chose, vous savez. Car souvent, comme je suis distraite et lointaine, elle me demande pourquoi je "pars si souvent et si longtemps pour le pays des rêves". Le pays des rêves, c'est vous, Jean!

— Il va falloir faire quelque chose, ma chérie. Vous permettez que je vous appelle "ma chérie"?

— Mais oui, mon Jean.

— Oui, douce adorée...

Elle sourit.

— Ah! les hommes! les hommes! s'écria-t-elle, vous leur donnez un pouce et ils prennent un pied!

— Oui, oui, douce adorée, il va falloir faire quelque chose; car je vais perdre ma clientèle à l'épicerie. Je m'ennuie toujours de vous. Quand on s'ennuie, on n'a pas un caractère agréable. Je m'aperçois que je suis rude avec les clients; si ça continue longtemps, ça va être un désastre. Je suis un moins bon financier depuis que je vous connais, Yvette. Il est certain que si quelqu'un me demandait crédit en votre nom, je lui laisserais prendre tout le magasin.

Elle éclata de rire.

— Mais que faire, que faire? s'exclama-t-elle.

— Il vous faut me marier, Yvette.

Elle rougit:

— Oh! Jean, vous n'y pensez pas! Je suis trop jeune. Ou du moins maman croit que je suis trop jeune pour le mariage.

— Et moi, je réponds que non. Comme papa d'ailleurs. Papa disait toujours qu'on devait se marier jeunes parce que ça empêche les garçons de faire des bêtises et ensuite parce que leur famille sera élevée et ils seront encore assez jeunes pour jouir de la vie.

— Ça a du bon sens, ça, mon Jean.

— Oui, je vous crois, papa avait toujours du bon sens dans ce qu'il disait, et aussi dans ce qu'il faisait. La preuve, c'est qu'il ne m'a jamais battu.

Tous deux, ils éclatèrent de rire.

Elle s'écria :

— Oh! mon modeste ami!

Il reprit:

— Yvette, mon amour, voulez-vous? Nous allons nous embrasser.

— Voyons, voyons, Jean, regardez le monde qui se promène sur les rives. Vous n'y pensez pas!

— Alors, mon trésor, laissons le canot et allons nous promener dans les petits sentiers d'amoureux, dans la forêt du parc.

Ils se promenèrent ainsi longtemps. Jean tenait Yvette enlacée à la taille. De temps en temps il lui donnait de tout petits baisers purs et chastes sur la bouche, sur le front, sur les yeux, sur les joues, dans le cou.

Soudain il dit:

— Yvette, nous ne pouvons pas nous marier sans que nos parents le sachent.

— Evidemment.

— Surtout moi, il faudra après notre mariage que je continue à demeurer avec ma mère. Vous allez voir comme maman est gentille et douce. Je suis sûr qu'elle vous aimera presque autant que moi.

— Oh! je suis bien heureuse. Mais il y a maman.

— Oui, c'est là l'obstacle.

— Je suis certaine qu'elle ne voudra jamais me voir marier.

— Et votre père?

— Oh! papa est bon. Mais c'est maman qui mène à la maison. Papa la laisse faire pour avoir la paix.

— Je suis sûr que votre père vous aidera si vous le lui demandez et si vous le convainquez que vous serez tr,s malheureuse autrement.

— Peut-être . . . Oui, sans doute.

— Alors ce soir parlez-lui de notre amour. Entendu?

— Entendu.

— Moi, je parlerai à maman et elle ira prêter main-forte à votre papa, je le lui demanderai. Immédiatement après le souper, arrangez votre affaire, et vers 9 heures, maman arrivera chez vous et fera la demande.

— Dieu! que vous allez vite en affaires, mon Jean.

— Il le faut. Sans cela je perdrai ma clientèle et mon commerce.

Ils rirent.

— Dire, fit-il, que je ne suis pas encore entré une seule fois chez vous.

— Ça va venir, amour. Espérons, ayons confiance, demain peut-être, vous viendrez.

— Oh! que je le voudrais!

En se disant au revoir, ils s'embrassèrent longuement.

Au souper, Jean leva les yeux de son assiette. Ça le gênait un peu de parler à sa mère. On ne dévoile pas un sentiment aussi secret sans timidité.

— Maman, fit-il, j'ai une grave confidence à vous faire.

— Inutile, répondit-elle, je sais. Pauvre Jean, tu es en amour.

Il bondit de surprise :

— Qui vous l'a dit, maman?

— Mais personne, personne et tout. Tes actions, mon petit. Ton regard lointain, ton manque d'appétit, tes impatiences au magasin, tes mystérieuses sorties chaque après-midi, le soin particulier que tu mettais à ta toilette. Oh! tu m'as rappelé de doux souvenirs, mon Jean Tu es l'image de ton père. Tu dois être un amoureux gentil.

— C'est inconcevable, dit Jean.

— Il est difficile de cacher quelque chose aux yeux avertis et aimants des mères.

— C'est renversant. Elle savait! Alors vous m'approuvez, maman?

— Mais oui, je me fie au jugement de mon fils. C'est un bon enfant qui ne peut aimer qu'une bonne enfant. Et puis je partage les opinions de ton père. Il vaut mieux se marier jeunes.

— Oh! que je suis content! Alors vous allez m'aider, maman.

— Mais tant que tu voudras.

— Elle s'appelle Yvette Thibaudeau. Elle a 16 ans et sa mère ne veut pas la laisser marier parce qu'elle la trouve trop jeune. Cependant son père sera notre allié. Yvette lui parle sans doute en ce moment de ma demande en mariage. Je voudrais que vous alliez voir la maman et le papa ce soir. Je vous donnerai l'adresse sur la rue Visitation. Oh! soyez persuasive, maman, et tâchez de leur arracher leur consentement. Je serais si malheureux sans cela.

— Arrête, arrête, Jean. Reste ainsi.

Elle le contempla longuement, la figure douce et les yeux vagues.

— Mais qu'y a-t-il? Maman.

— Ah! mon Jean, quand tu as eu cette moue peinée en disant que tu "serais si malheureux", tu étais le portrait même de ton père quand il me demanda en mariage et que j'hésitais à répondre oui.

— Alors, maman, vous consentez à faire ce que je vous demande.

— Mais oui, mon petit, mais oui. Une mère ne ferait-elle pas n'importe quoi pour son enfant! Alors je vais m'habiller convenablement.

— Mettez votre plus belle robe, petite mère.

—:o:—

Vers 9.30 heures ce soir-là, Jean, seul à la maison, sa mère étant partie chez les Thibaudeau, répondit à un appel téléphonique:

— Oh! C'est toi, maman. Très bien, maman, oui, oui, tout de suite

Le jeune homme se précipita sur son gilet, sur son chapeau. Sa mère venait de lui dire textuellement: "Viens veiller chez ta fiancée, nous t'attendons".

Sa fiancée!

Alors la mère Thiboudeau avait consenti au mariage.

Quel bonheur!

En effet madame Larouche avait réussi, et la date du mariage était même fixée.

Au moment où il pénétra dans le salon d'Yvette, les femmes étaient à discuter de la toilette de la mariée.

Bravement, héroïquement, Jean prit Yvette dans ses bras devant tout le monde et lui donna un baiser, un baiser qui ne goûtait pas grand'chose, sans doute à cause des spectateurs.

—:o:—

Le lendemain matin, vers onze heures, Jean passait rue Saint-Hubert, allant délivrer un paquet d'épiceries.

Il allait traverser la chaussée.

Mais il attendit, une automobile s'approchant à petite allure.

Quelle ne fut pas sa stupeur de voir Yvette dans cette auto. Elle était assise à l'avant près du chauffeur, et tenait la roue de direction, tandis que le conducteur, un jeune homme, lui enserrait la taille.

Il faillit s'évanouir.

Yvette ne l'avait pas vu.

Machinalement il délivra son paquet, et retourna à l'épicerie, malheureux, misérable, l'enfer dans l'âme, et les pires blasphèmes dans le coeur.

C'était ça, ça, Yvette, une fille qui se laissait caresser par n'importe qui, une enjôleuse, une mauvaise femme!

Il abandonna l'épicerie et monta à sa chambre où il pleura tout l'avant-midi.

Sa mère l'appela pour dîner Il lui répondit qu'il n'avait pas faim.

Tout l'après-midi, il le passa couché sur son lit.

Maintenant il ne pouvait plus pleurer. Son malheur était devenu un désespoir sec. Il haïssait Yvette, il lui aurait craché au visage, il l'aurait foulée sous ses pieds, il lui aurait arraché les yeux.

Et il détestait toutes les femmes, ne faisant exception que pour sa mère.

Celle-ci monta à sa chambre à l'heure du souper. Elle venait d'entrer, ayant passé l'après-midi au dehors.

— Es-tu malade, mon petit? questionna-t-elle, anxieuse.

(Suite à la page 29)

Golgotha

ROBERT LE VIGAN dans le rôle de l'HOMME-DIEU.

Ce qui suit est extrait de la revue "Choisir" sous la signature de Jean Morienval.

IL n'y a point d'hésitation à le déclarer: *Golgotha* est un grand film, — une production cinématographique qui dépasse, aussi bien par la réalisation que par le sujet, ce que nous avons vu de mieux depuis longtemps. On comprendra que nous tenions particulièrement à le répéter ici.

* * *

Toute la presse a fait grand accueil à *Golgotha;* quelques-uns de nos confrères ont tout au plus regretté que cette représentation de l'immense drame du Calvaire soit inférieure au drame lui-même; étonnant éloge involontaire, si l'on a eu la sensation que le Cinéma allait pouvoir nous donner une restitution pleine et exacte d'une aussi immense tragédie !

Le Cinéma n'en peut être là, bien entendu. Au fond de nos coeurs et dans notre âme nous pouvons voir en méditant la Passion telle qu'elle fut, telle qu'il nous est donné d'en ressentir les douleurs. Toute matérialisation, fût-ce avec l'art le plus grand, demeurera inférieure; pourtant on n'a cessé de vouloir nous représenter des Passions; et, si imparfaitement que ce fût, on n'a pas eu tort.

L'écran s'y est essayé à son tour. Nous avons eu, au temps du muet, des Passions italienne, américaine, allemande. On ne nous en avait point donné de française. Depuis le film parlant, "tourner une Passion" avait paru un effort trop considérable, et nul producteur, d'aucune nation, ne l'avait tenté. C'est une véritable gloire pour la France que de l'avoir osé, et nous devons nous réjouir qu'au lieu de subir l'influence protestante d'Hollywood, l'inspiration en ait été catholique.

Golgotha est assurément une merveille de mise en scène. Les ressources les plus hautes de la technique y ont été employées, M. Julien Duvivier, son réalisateur, y a donné, nous le voyons, toutes les forces de son intelligence, de son art, de sa puissance de création et de coordination. Après un tel film, et si précaires que soient les réalisations cinématographiques, on peut promettre son nom à la gloire immortelle.

Mais il fallait tout d'abord, à un film sur la Passion, un scénario qui fit l'unité et préparât la véritable grandeur de l'oeuvre. Rien n'est plus difficile à "découper" qu'une Passion. N'y faut-il pas autant de science catholique que de sens dramatique et d'entente du cinéma ? M. le chanoine Reymond était préparé, seul, à créer ce scénario, à lui donner toute la consistance et la vigueur nécessaire pour que le drame pût s'élancer, d'un élan vibrant et irrésistible, jusqu'aux inégalables sommets de la Crucifixion et de la Résurrection.

Même si M. Julien Duvivier, comme nous le croyons, a ajouté sa marque personnelle, ce n'en est pas moins ce scénario qui a charpenté, ouvert et couronné son oeuvre. Sa maîtrise cinégraphique l'a traduit en images d'une haute beauté, et qui atteignent souvent l'inoubliable.

* * *

La force de *Golgotha*, c'est l'élan avec lequel le film monte jusqu'à son sommet, sur un rythme que rien ne vient briser, avec une émotion que rien ne vient interrompre. Comme il faut tout associer dans une pareille oeuvre, la musique de Jacques Ibert apporte l'atmosphère de christianisme, en orchestrant nos admirables chants religieux.

Le début est une savante restitution de Jérusalem au 1er siècle; puis voici, qui attaquent vigoureusement notre sensibilité, les foules du jour des Rameaux acclamant Jésus. Nous sommes plongés en plein grouillement de peuple, tant il y a de vie intense dès ces premières images.

Le drame se nouera tout de suite, par l'inquiétude du Sanhédrin. Ils craignent Jésus; ils vont méditer sa perte; Judas partage la déception du peuple, qui attendait du Christ qu'il prît le pouvoir. On l'amène à Caïphe, et ils traitent de la trahison.

Le mouvement est rapide, l'action forte et nerveuse. Toujours d'un seul élan. Ce ne sont pas des scènes juxtaposées, une simple suite de faits. C'est le drame, chaque épisode nouant lui-même son action. Il faut bien le suivre, dans ce film, en même temps qu'on admire et qu'on subit l'émotion des fortes images. La Cène est marquante, l'arrestation de Jésus au jardin des Oliviers, le reniement de Pierre sont d'une poignante beauté. On n'a pas traité avec moins de force les scènes devant Caïphe et devant Pilate. La flagellation a été traitée avec des images presque toujours indirectes, et qui raviveront notre douleur. Le chemin de croix n'est pas moins tragique.

Les scènes suprêmes sont celles de la Crucifixion. Les plus difficiles à réaliser, ce sont aussi les plus émouvantes. Le *Dies irac* les accompagne, un *Dies irae* qui retentit et se reprend en saisssant l'âme de toute sa grandeur tragique.

Avec ces qualités et ces mérites, *Golgotha* est assuré d'une longue carrière. Il sera impossible de ne pas le voir. Tous les pays voudront le connaître, et ce sera une gloire pour le cinéma français à l'étranger. Mais ce qui nous intéresse plus encore, c'est la valeur profondément religieuse de ce film, qui va poser devant des millions de spectateurs le problème du Christ.

Au bas, trois scènes de l'admirable film, summum de l'art religieux transposé au cinéma français.

"LA CHANSON DU SOUVENIR"

Nous avons groupé autour de la belle MARTHA EGGERTH, vedette du film "La Chanson du Souvenir" quelques scènes de cette oeuvre d'un charme captivant. MAX MICHEL, un nouveau jeune premier français s'y révèle un artiste remarquable; quant à Martha Eggerth sa réputation n'est plus à faire. On lira au bas de cette page le scénario romancé du film.

Une chanson peut toujours fléchir le coeur le plus dur

LE directeur du théâtre de la Cour dans cette petite principauté de l'Europe Centrale était désespéré. La prima donna, Mlle Pinelli, était aphone et, précisément dans quelques jours, devait avoir lieu le concert annuel que Son Altesse offrait à toute la noblesse de la principauté. Depuis vingt ans qu'avait lieu ce concert, le programme comportait invariablement une chanson qui semblait particulièrement chère au coeur et aux augustes oreilles du prince régnant. Mlle Pinelli chantait cette chanson, mais, cette année-là, la nature en avait décidé autrement, et la gorge de la célèbre prima donna se refusait à tout service. Que faire? Le directeur du théâtre de la Cour était sur des charbons ardents. Finalement, il décida de faire appel à une cantatrice étrangère, la Belotti, dont on lui avait vanté le talent. Il l'envoya quérir d'urgence.

Entre temps arriva dans la capitale de la principauté une ravisante jeune fille blonde qui ne manqua pas d'attirer les regards de tous les jeunes officiers de Son Altesse. Tant et si bien que le fils du premier ministre Von Arnegg, le lieutenant Walter, tomba amoureux fou de cette jeune fille.

Sous ses allures assez libres, elle effectuait, en effet, des recherches sur la paternité! Christine Holm, en effet, était née de père inconnu, et elle aurait bien voulu savoir quel était son père. Mais elle ne possédait pour tout bagage généalogique que le manuscrit d'une chanson signée Knips, que sa mère lui avait léguée en mourant. Une chanson même signée, c'est bien peu, direz-vous, pour retrouver un père. Mais Christine Holm avait appris que ce Knips vivait dans la principauté et elle n'avait pas hésité à venir le voir. Or Knips était un pauvre poète qui écrivait des vers à quatre sous la strophe.

Cependant l'idylle du lieutenant Walter et de la charmante Christine commençait à faire jaser et défrayait la chronique de la petite Cour. Un corsetier ambulant et misogyne par surcroît, le sieur Zunder, avait commis de stupides indiscrétions, et les méchantes langues en avaient profité. L'innocente amourette du fringant Walter et de la charmante Christine devint ainsi en quelques heures le scandale du jour. Lorsque Son Excellence Von Arnegg apprit les incartades de son fils, il entra dans une violente colère, et fit lancer contre l'importune Christiane un mandat d'expulsion. Dans les vingt-quatre heures, celle-ci devait être reconduite à la frontière sous bonne escorte.

Walter prit ses dispositions pour se substituer à l'officier chargé d'exécuter la sentence du premier ministre, son père, et lorsque Christine arriva à la frontière, elle put sans encombre et sans éveiller l'attention sauter dans le carrosse qui devait ramener à la Cour Mlle Belotti, la cantatrice, mandée pour remplacer Mlle Pinelli, défaillante. Rien ne fut plus facile. Car la Belotti et Christine Holm ne faisaient en réalité qu'une seule et même personne.

Et Christine Holm fit à nouveau une entrée triomphale cette fois, dans la capitale de la principauté. Son Altesse Sérénissime fut bien vite frappée par la ressemblance qui existait entre cette charmante cantatrice et la Cavalieri, l'illustre chanteuse qu'il avait aimée il y a quelque vingt ans. Il fit part, au cours d'un déjeuner qu'il offrait à la Belotti, de cette ressemblance et tout se découvrit. La Cavalieri n'était autre que la maman de Christine. De douces choses vinrent à l'esprit du souverain. En dépit de la raison d'Etat et des manigances du premier ministre, toujours attaché à poursuivre Christine, le prince imposa sa volonté, et il décida même d'unir le lieutenant Walter à Christine. Dans son bonheur, la jeune cantatrice n'oublia pas le doux poète Knips qui avait été à l'origine de son heureuse aventure.

"L'Innocent" un nouveau genre du comique français

L'"INNOCENT" aura un très grand succès partout, écrit Marcel Achard, le grand critique français. D'abord parce que l'anecdote en est très ingénieusement agencée, parce que les gags en sont neufs, charmants et souvent même poétiques. Enfin parce que Noël-Noël me paraît avoir enfin réussi ce qu'il avait tenté jusqu'ici: créer un Charlot français.

Noël n'est pas encore Chaplin, c'est entendu, Il n'a ni la profondeur, ni l'amertume de son modèle, mais il en a déjà la grâce, la naïveté et souvent la poésie.

Car "L'Innocent" est fait de deux choses : un film policier et un personnage. L'intérêt et la drôlerie du film viennent de ce que le personnage n'a rien à voir avec le film policier et que son intrusion est une cause de trouble et de désordre. Il bouscule les événements, déplace l'intérêt, multiplie les péripéties et fausse le dénouement. Il passe au milieu des criminels avec le bon visage ouvert de ceux qui ont la conscience tranquille. Il est leur complice et leur sauvegarde sans s'en douter. Ils tuent un homme et c'est lui qui les débarrassent du cadavre. "Ils "kidnappent" des enfants et c'est lui qui, transformé en nurse bénévole, fera de ce crime ignoble un conte de Mme de Ségur.

Il y a dans "L'Innocent" des scènes d'une cocasserie et d'une audace tranquille qui rappellent "Le Pèlerin". Je pense particulièrement à cette scène où Noël-Noël croyant transporter des costumes de théâtre, promène dans une malle le corps d'un malheureux assassiné par ses patrons. On lui a recommandé de porter cette malle à la campagne, pendant la nuit, à toute vitesse et sans délai. Mais lui qui ne sait pas très bien conduire, qui se soucie peu de voyager la nuit, décide de faire de cette corvée une promenade champêtre.

Il invite sa petite amie et c'est le coeur joyeux et plein de chansons qu'ils s'en vont tous les deux sur les routes de l'Ile-de-France, tandis que bringuebale derrière eux le lugubre colis.

Il y a vingt épisodes de cette qualité dans "L'Innocent", des répliques de la plus grande fraîcheur, un dialogue savoureux, des coups de théâtre presque trop nombreux. Et même des inventions dramatiques assez saisissantes. (Je pense à la T.S.F. continuant à jouer une valse d'amour sur la voiture carbonisée du chef des gangsters).

"L'Innocent" est à mon avis bien plus drôle qu'"Ademaï aviateur". Il n'y a pas de grand morceau épique comme la scène de l'avion sans pilote, mais le comique y est d'une qualité très supérieure et parfois précieuse.

Georges Chaperot, Noël-Noël et Wheeler me paraissent avoir réussi le premier grand film comique français.

On sourit d'abord, puis on rit, puis on éclate de rire.

A peine peut-on regretter que la mise en scène de M. Maurige Cammage, qui est très honnête, ne soit pas brillante. Elle ne fait aucun tort au film, mais ne l'aide pas. Le montage est corrrect, mais il me semble que certains effets eussent été plus violents s'ils avaient été plus rapides et s'ils contrastaient davantage avec le jeu placide et nonchalant de Noël-Noël.

L'interprétation est excellente. Parmi les gangsters, il faut signaler Jacques Varennes, toujours aussi merveilleusement antipathique, et Georges Jamin, qui, dans une création renouvelée de "Fric-Frac", rappelle le George Raft de "Scarface"; Genin, qui s'affirme à nouveau un de nos plus spirituels acteurs de composition, campe une gendarme à la fois savoureux et traditionnel. Madeleine Robinson, comme son nom l'indique, est la seule femme au milieu de cette île d'hommes. Elle est ravissante et naturelle.

Quant à Noël-Noël, il est l'âme même du film.

* * *

GABY BASSET que l'on verra beaucoup plus souvent au cours de l'été.

Portrait de Madeleine Renaud

MADELEINE Renaud est née à Paris, un 21 février, de parents parisiens. Correspondante pleine de bonne volonté, mais d'une incontestable irrégularité.

Yeux marron très foncé. Cheveux blond doré. Petit visage court, étonnamment "fillette". N'a pas de défauts officiellement catalogués, ce qui permet de dire qu'elle en a d'inconnus !... N'est ni gourmande, ni paresseuse, ni méchante, ni menteuse, ni rancunière. Est coquette, mais n'aime ni choisir ni essayer. Voudrait que de très jolie toilettes, lui allant très bien, lui arrivent "comme ça"... Ne se connaît de qualités que celles que veulent bien lui donner les gens qui l'aiment. Conduit son auto. Aime la campagne, les fleurs, les enfants. Nature facilement inquiète, cafardeuse, angoissée, mais beaucoup de courage et un caractère gai.

Sa Vie : Enfance agréable. Ni Tuileries, ni Luxembourg, mais de longs après-midi au Bois de Boulogne avec sa soeur plus jeune. Un petit cours trois fois par semaine: jamais fatiguées!... La guerre, qui, comme l'écrivit Radiguet, fut pour beaucoup d'enfants une période de grandes vacances. Cours fermés. Départ pour Royan. Au retour à Paris, études jusqu'à seize ans, puis obscure prescience du temps qui allait venir, où la femme devrait travailler comme l'homme. Hantise aussi de l'indépendance la poussant vers un métier. Conservatoire. Premier prix de comédie. Théâtre Français... Représentations à l'étranger : grandes tournées en Suisse, en Egypte, en Algérie. A beaucoup aimé y jouer "Mélo", ainsi que "Jean de la lune", sans se douter, certes, qu'elle le tournerait un jour. A éprouvé au studio une vertigineusse impression de trouble, de mystère, d'angoisse devant l'inconnu, d'inquiétude dans cette nouveauté : se livrer entièrement au metteur en scène qui, seul, connaît l'ensemble du film, le prévoit en imagination tel qu'il le veut, tel qu'il est seul à l'imaginer... Aime énormément le cinéma et le théâtre comme travail, y est si bien faite désormais, y trouve un intérêt si différent, qu'elle aurait autant de peine à se passer de l'un que de l'autre. Mais ne va jamais se voir à l'écran !... C'est Georges Maret, fervent de la Comédie-Française, qui, n'ayant jamais vu Madeleine Renaud sur aucune autre scène, eut assez d'imagination pour prévoir ce qu'elle donnerait.....

Au Cinéma : et vint la chercher pour tourner "Jean de la lune". Après quoi Paramount l'engagea pour un an; elle tourna "La Belle Marinière" avec Jean Gabin; "Mistigri" de Marcel Achard; "La Couturière de Lunéville" avec Pierre Blanchar. Vinrent ensuite : "La Marche Nuptiale" "Hélène" "Les petites Alliées", "Maria Chapdelaine", et tant d'autres.

AU SERVICE DU CANADA

avec un groupe de produits d'origine chimique

CANADIAN INDUSTRIES C-I-L LIMITED

"Quand vous voyez
L'OVALE C-I-L,
achetez avec confiance"

CANADIAN INDUSTRIES LIMITED

Bureau-chef :
C-I-L HOUSE, MONTREAL

Usines et succursales dans tout le pays

Bureau des ventes pour Terre-Neuve :
St-Jean, Terre-Neuve

Nouvelle vedette: Corine Luchaire

L'HEROINE de "Prison sans Barreaux" habite un quartier de Paris où vous ne soupçonneriez pas qu'il existe un vieil hôtel particulier au fond d'un grand jardin. Après quelques recherches, voici la porte d'une immense bibliothèque, et perchée au faîte d'une plateforme mobile ?... Corinne, plongée dans un livre, une boîte de sucre en morceaux à côté d'elle...

— Hello ! vous arrivez bien, crie-t-elle du haut de son perchoir, il faut que j'aille marcher une heure avec mon chien et je n'ai pas le courage de quitter ce livre anglais; secouez-moi, voulez-vous ?...

Cinq minutes après, nous filons dans la rue, en direction du Bois. Corinne, si blonde, si mince, se laisse traîner par Buster.

— Je vous écoute, Corinne !...

— Eh bien ! voilà... Jusqu'à l'année dernière, j'étais une petite fille comme les autres, qui allait en classe et redoutait les compositions et les mauvaises notes... Cependant, grand-père avait écrit "Altitude 3,200 mètres". Evidemment, il n'avait pas pensé à moi; un jour, je suis montée dans son atelier et je lui ai dit : "Grand-père, je t'en prie, je voudrais un rôle dans ta pièce... je sens tellement que je pourrais jouer." En riant, il a refusé, pensant à un caprice, mais deux jours après, sur la table du petit déjeuner, j'ai trouvé un manuscrit : ...mon ROLE ! Grand-père avait créé pour moi la petite Zizi. Raymond Rouleau m'a beaucoup aidée, mais jusqu'au dernier moment j'avais un tel trac qu'on s'amusait à parier si je jouerais ou non.

"C'est sur la scène du théâtre de l'Etoile que Léonide Moguy m'aperçut pour la première fois. A l'entr'acte, il vint dans ma loge et me demanda à brûle-pourpoint : Aimeriez-vous tourner un film ?"... Moi qui ne prenais pas la pièce de grand-père au sérieux et qui la jouais en m'amusant, je fus très décontenancée. Il ne me laissa pas le temps de répondre et me dit: "Venez demain au studio faire un essai".

"S'il ne fut qu'à moitié satisfait du bout d'essai, moi, par contre, j'étais déjà passionnée par ce rôle en perspective"; je fis mieux : afin de me documenter, je visitai, après de romanesques péripéties puisque c'est défendu, une véritable maison de correction. Si vous saviez comme c'est terrifiant !

"Après de longues semaines d'espoir pour moi et de réflexions pour lui, Moguy me donna... le premier rôle. C'est inouï, n'est-ce pas ? Je n'en reviens pas encore !

AIMOS dans une de ses typiques compositions.

Nous sommes donc tous partis pour Nice.

"Dans une des premières scènes que j'interprétais, je devais pleurer devant la caméra, mais ça n'allait pas, je n'étais pas dans l'ambiance, on m'avait apporté des oignons, de l'ammoniaque, rien à faire, tout le studio pleurait, mais moi, pas une larme. Finalement, avant que retentisse la claque, Ginette Leclerc m'asséna une formidable gifle... C'était tellement réussi que je sanglotai toute la journée, Moguy en était malade !".

Si vous voyiez le visage de Corinne s'éclairer lorsqu'elle raconte tout cela ! Elle est d'une simplicité charmante, cette adorable jeune fille qui croque du sucre en pleurant sur des romans anglais...

Paul Bernard, un jeune plein d'avenir

CERTAINS rôles permettent à un acteur de sortir complètement de lui-même, d'exprimer des sentiments avec lesquels il se sent complètement étranger, de manifester une nature tout à fait opposée à la sienne, au point que sa personne physique se trouve elle-même complètement transformée. Pour Paul Bernard il n'en va pas de même. On sent que pour chacun de ses rôles il utilise ses qualités, qui sont grandes, et ses défauts, qui sont charmants. Il a la chance — peut-être est-il lui-même l'artisan de cette chance — d'interpréter des rôles qui lui permettent de ne pas se prendre au sérieux, de jouer des personnages dans lesquels transparaît sa propre nature et pour lesquels il donne le meilleur et le plus sincère de lui-même.

Paul Bernard, qui est l'enfant chéri du théâtre, a été, jusqu'ici, peu gâté du cinéma. Cela peut paraître inconcevable à beaucoup. Il a souvent été sollicité pour de grands rôles qu'ensuite il n'a pas tournés. Il y a quelques mois il jouait, avec Harry Baur, une des pièces de Jacques Natanson, qui lui fut un personnel succès théâtral. Jacques Feyder a offert à Paul Bernard un très beau rôle dans son film : *Pension Mimosas*.

On se souvient de ce rôle de jeune voyou sympathique, mais combien vrai ! Pierre, le héros du film, qui montre depuis son enfance des dispositions trop heureuses pour le jeu, dispositions qui ne sont pas sans inquiéter sa marraine, grandit loin d'elle, loin de sa ferme tendresse, de sa bienveillante autorité. Il retourne à ses dispositions premières, il s'y laisse glisser plutôt, comme l'eau va à la rivière. "Pierrot", comme beaucoup de jeunes gens modernes, aime la vie facile. Il déteste le travail, l'effort. Mais il adore le jeu, l'argent, les belles voitures, les complets élégants.

Paul Bernard a su être un "Pierrot" parfait en bien des points. Sans doute a-t-il apporté à la création de ce personnage quelques habitudes de la scène qui firent son succès. Mais il a joué son rôle avec tant de sincérité qu'il est parvenu, le plus souvent, à nous faire oublier qu'il interprétait une histoire "dure". Sa parfaite compréhension du personnage a ajouté encore à l'homogénéité de l'oeuvre.

Souhaitons que Paul Bernard, que nous avons revu dans *"Les Anges noirs"*, mais que le cinéma a semblé ignorer, connaisse enfin le grand succès. Chaque création théâtrale a été pour lui un nouveau succès. Il n'y a aucune raison pour que le cinéma, qui doit faire sans cesse appel à des talents jeunes, ne s'adresse à ce très sympathique garçon, dont l'emploi n'est pas tellement répandu.

Le cinéma est un art jeune. Tous les coeurs vraiment jeunes, et les talents également jeunes, doivent aller à lui. C'est pourquoi Paul Bernard doit trouver au cinéma une place de premier plan : celle qu'il mérite.

CORINNE LUCHAIRE nouvelle vedette.

Jalousie, morsure du coeur

(Suite de la page 25)

Elle l'embrassa, lui prit la figure dans ses mains et le regarda longuement. Elle vit le ravage des larmes, les yeux déjà cernés par la souffrance.

— Mais qu'as-tu ? mon Jean.

Alors il éclata en sanglots, et sentit le besoin de tout raconter à sa mère, ça le soulagerait.

— J'ai vu, dit-il, Yvette, en automobile avec un homme.

— Ah! mon petit est jaloux. Mais c'est peut-être un parent.

— Il la tenait par la taille.

— Il y a quelque chose que je ne comprends pas. J'ai une confiance absolue en Yvette, moi. Je vais aux renseignements, et immédiatement. Console-toi, Jean, il y a peut-être à toute cette affaire une explication bien simple.

—:o:—

A peine une heure plus tard, comme Jean était encore dans sa chambre, madame Larouche y pénétra:

— Descends, mon petit, nous avons de la visite, de la belle visite.

Jean se leva.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction de voir au salon, confortablement assis, Yvette oui, et près d'elle l'homme qui l'avait accompagnée en auto le matin.

La jeune fille se leva souriante et, indiquant son compagnon, dit:

— Jean, je vous présente mon frère, Maurice.

Le jeune épicier s'appuya sur le piano, sur le point de défaillir de surprise.

Quand il revint à lui, il s'aperçut que sa douleur, son désespoir étaient disparus et avaient été remplacés par un océan de bonheur, de bonheur divin.

— Oh! Yvette, demanda-t-il, implorant, me pardonnez-vous ?

— Oui, dit-elle, mais oui, ce n'est qu'une méprise. Ça peut arriver à tout le monde.

— Je suis un misérable d'avoir douté de vous, de vous si pure.

Elle sourit:

— Vous savez, Jean, fit-elle, je me suis dépêchée de vous présenter mon frère, car en le voyant, j'avais peur que vous ne l'étripiez.

FIN

La PAGE INDISCRÈTE
SAVIEZ-VOUS QUE... ?

Une déesse au royaume de la fantaisie

ARLETTY... C'est un nom vif et preste, plein de piquant, à peine un peu canaille. Et celle qui le porte est bien ainsi: vivante image de la fantaisie la plus légère, elle unit à l'humour une grâce irrésistible. Elle sait être comique en restant attirante: même, ce burlesque étrange dont elle seule détient le secret devient un élément de son sex-appeal. On ne peut la voir sans être conquis.

Tous les soirs, au théâtre de la Madeleine, de Paris, elle obtient un immense succès dans *Les Joies du Capitole*, où elle personnifie la fameuse Agrippine. Qui se fût représenté la terrible mère de Néron, sous les traits d'une aussi charmante créature? Arletty est ici dans son élément, car l'auteur a traité l'histoire romaine avec la désinvolture la plus aimable.

Or, il n'y a, jusqu'ici, que deux metteurs en scène de cinéma qui aient vraiment découvert le tempéramment d'Arletty; autrefois ce fut Jean Choux, qui lui donna dans son film exquis et méconnu: *Un Chien qui rapporte*, un personnage d'hétaire sentimentale et sympathique dont elle s'acquittait à merveille. Elle avait comme partenaire René Lefèvre : à eux deux, ils formaient un "team" inattendu et des plus réussis. Plus tard, c'est Jacques Feyder qui lui a permis, dans l'interprétation de la parachutiste philosophe et bonne fille de *Pension Mimosas*, une création très personnelle. Sans doute est-ce, comme on dit, un personnage épisodique. Mais, avec un animateur comme Feyder, il n'y a pas de petits rôles; et tous les rôles de ses films ne peuvent pas n'être pas excellents... Presque aussitôt après *Pension Mimosas*, nous avons vu Arletty jouer une héroïne insignifiante dans *Le Vertige*. Voilà qui faisait retomber de haut.

Va-t-on comprendre enfin tout le parti qu'on peut tirer d'une telle actrice? Aux deux bouts de la carrière qu'elle a fournie jusqu'ici à l'écran, nous trouvons ces deux créations si différentes, toutes deux remarquables, l'une par sa fantaisie comique, l'autre par son humour tout plein de sensibilité.

On dit souvent que les Français étaient le peuple le plus spirituel du monde. Voilà sans doute une belle occasion de le prouver.

ARLETTY, l'une des grandes fantaisistes du film français.

De l'amateurisme au professionnel

AU deuxième étage de ce tranquille petit hôtel particulier du square Pétrarque, derrière la place du Trocadéro, j'entrai dans le bureau de celui que je cherchais.

— Bonjour, inspecteur Grey, fis-je en m'avançant.

— Pardon, répond Maurice Lagrenée, je suis actuellement l'inspecteur principal Doirel de la Police judiciaire. Je ne suis plus un détective amateur, mais un vrai policier.

— Alors, vous abandonnez l'inspecteur Grey ?

— Non! celui qui fut le héros de la 13e *Enquête de Grey, l'Empreinte rouge, le Secret de l'Emeraude, A minuit* 7, ne peut finir ainsi et je dois encore tourner un "Grey", mais un inédit, qui n'a jamais été porté à la scène.

— Et l'inspecteur principal Doirel?

— C'est le policier d'*Un Meurtre a été commis*. Ce personnage est le héros d'innombrables aventures policières qui, je l'espère, seront mises à l'écran.

— En somme, vous êtes né policier!

Maurice Lagrenée me fixe un instant, impassible, puis, haussant très haut les sourcils, il me toise un peu dédaigneux:

— Vous croyez cela? Le rôle de l'inspecteur principal Doirel! change un peu de celui de l'inspecteur Grey, son enquête est plus normale, plus régulière; il y a moins de fantaisie et d'impondérables. Mais, ce que j'aime surtout, ce sont les rôles de composition et, si invraisemblable que cela puisse vous paraître, j'aime autant composer un type de détective... que celui d'une fripouille!

Comme je le regarde, ahurie, Maurice Lagrenée continue :

— Mais oui, c'est ainsi, je ne suis pas seulement l'inspecteur Grey ou l'inspecteur Doirel, mais également le valet de chambre voleur et maître chanteur des *Hommes de proie*, et, dans *les Mutinés de l'Elseneur, j'incarnais* aussi une belle fripouille! Que voulez-vous, c'est ainsi! Ne vous frappez pas, il faut bien, de temps en temps, jouer les deux extrêmes et, policier ou mauvais garçon, quelles belles créations on peut bien faire!

— Y a-t-il longtemps que vous avez débuté à l'écran?

— Je crois bien! J'ai tourné pour la première fois en 1912, avec Léonce Perret, dans *l'Enfant de Paris*. Puis ,ensuite, j'ai créé *Jean Chouan*... Et puis... j'ai continué tout en me partageant entre la scène et l'écran, car vous savez que je suis resté deux ans à la Comhédie-Française, et j'ai fait de nombreuses créations sur les scènes des théâtres des Boulevards... Maintenant, je joue beaucoup au Théâtre des Capucines, mais je me dirige surtout vers le cinéma.

— Et les vacances?

L'inspecteur principal Doirel pose sur le bureau les fiches qu'il est en train d'examiner et de sa voix, grave et calme, me répond:

— Dès que j'aurai découvert le coupable d'*Un Meurtre a été commis*, je reviendrai Maurice Lagrenée et je filerai en auto faire un tour en Bretagne... Et j'espère bien que, cette fois, je pourrai me reposer sans meurtre, ni enquête, ni interrogatoire !... De vraies vacances, quoi !

Le duel Stroheim et Jouvet dans "L'alibi

PIERRE CHENAL a terminé la réalisation de *L'Alibi*.

J. Nasch, qui fut l'un des directeurs de production les plus en vue du cinéma allemand confie quelques renseignements de la dernière heure.

— Vous connaissez, dit-il, l'importance que nous voulons donner à *L'Alibi*. Depuis des mois déjà nous travaillons à la préparation du découpage. A ce découpage, nous avons apporté tous nos soins et c'est sur ce travail définitif que Marcel Achard a écrit les dialogues.

Je ne dirai rien de ces dialogues... Ils sont ce que sont les dialogues de Marcel Achard: particulièrement savoureux, épousant intimement l'action et caractérisant d'une manière parfaite chacun des personnages.

Et ce sont les grands artistes Stroheim et Louis Jouvet qui s'affrontent dans ce film. Quel duel magnifique!...

MYNO BURNEY à qui vient d'être confié le principal rôle féminin de LES GAITES DE L'EXPOSITION.

Le Mensonge de Nina Petrovna

Isa Miranda

En haut à gauche : AIME CLARIOND fait sa déclaration à la belle ISA MIRANDA. A droite : à son tour ISA MIRANDA dit son amour au beau capitaine. En bas, à gauche : FERNAND GRAVEY et ISA MIRANDA au bonheur. A droite : FERNAND GRAVEY et ISA MIRANDA voient s'approcher le moment dramatique de leur vie. Au centre : ISA MIRANDA.

LE CINEMA NOUS CONTE UNE GRANDE HISTOIRE D'AMOUR

C'EST un plaisant privilège qu'a le reporter cinématographique de pouvoir se mêler, parfois, aux troupes de cinéma, dans leurs délicieux vagabondages. Un reporter a pu assister, en Suisse, aux dernières prises de vues de ce film "Le Mensonge de Nina Petrovna". Espion professionnel, je crains de n'avoir été infidèle aux règles de mon métier, et de m'être fait, aussi bien que mes compagnons de voyage, une âme de pâtre, dès mon arrivée aux verts pâturages de Château d'Oex. Si grand était le charme des paysages au milieu desquels nous campions, si cordiale et si joyeuse la vie qu'y menaient ces déesses et ces dieux du septième art, et, par contre-coup, l'existence du petit pays de montagne en était si bouleversée et plaisamment, qu'il me semble être devenu moi-même un personnage de cette féerie extravagante et continuelle qu'est le cinéma. Grâce aux nationalités multiples que met en cause *Le Mensonge de Nina Petrovna*, le nombre de mes patries s'est accru, et je ne sais plus si je vis en 1937 ou en 1890, comme les héros du film de M. Tourjanski.

EN PLEINE NATURE

Pour le lecteur sceptique qui prendrait ce qui précède pour de la littérature, j'ajouterai ceci : j'ai vu Roland Toutain, ce charmant petit sac à diableries, mettre toutes ses farces de côté et contempler avec des yeux de bon chien affamé la beauté des vaches paissant sous un ciel bleu et des glaciers étalés puissamment au soleil; je crois même que je l'ai entendu dire : "C'est ici qu'il faudrait vivre", avec une mélancolie d'étranger. J'ai encore vu Isa Miranda, cette femme mystérieuse et secrète, rire et courir derrière son chien noir, puis chanter avec le choeur de ses compagnons, au retour de la dernière journée de travail, des chansons napolitaines. J'ai vu Aimos jouer de l'harmonica devant son troupeau de vaches, sans en éprouver aucune crainte, et l'élégant Fernand Gravey, en costume tyrolien, pêcher à la ligne et même attraper une truite (mais l'accessoiriste l'y avait aidé), et Paulette Dubost, en coquette vélocipédiste, se bagarrer avec un joli tandem vert, en poussant de petits cris joyeux.

Est-ce tout? Eh non, les miracles ont continué : Isa Miranda et Fernand Gravey s'embrassaient à pleine bouche, devant une haie, et la population entière du pudique pays où nous nous trouvions, menée par son grave maire et le délicieux directeur du journal local, appréciait en connaisseur ces baisers. De flegmatiques Anglais accourus en Rolls-Royce ne bronchaient pas, souriaient même. Et les enfants du pays, à qui on avait accordé un jour de vacance, s'initiaient ainsi à la vie agitée des grandes capitales européennes.

Tourjanski trônait, sur son siège directorial, et ne mobilisait plus sa voix de stentor. Sa jolie "scriptgirl" rêvait. Le producteur avait cessé de mâcher son cigare avec impatience, comme il le faisait au cours des premiers jours pluvieux. Il y avait des fleurs blanches aux arbres, deux chevrettes qui bêlaient, et l'air sentait le bonheur. Puck elle-même était là, la Puck de Shakespeare et de *Lac-aux-dames*, sous l'aspect d'une petite fille aux grands yeux qui était tombée amoureuse du cinéma. Seuls, Court Courant, le chef opérateur, et son assistant, Charlie Bauer, demeuraient insensibles à la béatitude du moment pour s'affairer, avec une ardeur d'abeilles, autour de leur "camera" qui ronronnait grassement...

Il faudrait maintenant que je vous raconte comment Fernand Gravey avait conçu une grande passion pour Isa Miranda, et ce que venait faire Aimé Clariond dans l'histoire; que je précise de quelle sorte étaient les relations entre Paulette Dubost et Roland Toutain; bref, que je vous révèle le secret du mensonge de Nina Petrovna.

Vous le comprendrez bien tout seuls, quand le film de M. Tourjanski sortira.

Potinons un peu !

— Les débuts de Francen ! Il entre sur la scène du monde le 6 août 1889 à Tirlemont, Belgique. Il vend du rideau à la verge jusqu'au jour où il le voit se lever sur ses débuts à la scène. Il vient à Paris en 1908 où il interprète tour à tour le drame et le vaudeville, se voit refusé au Conservatoire (comme Jouvet) ce qui n'entrave en rien sa carrière. Vous savez le reste. Théâtre, succès; cinéma, succès.

* * *

— Harry Baur joue très bien du piano.

* * *

— Les débuts de Jules Berry. L'anecdote a été souvent contée. Par un jour de pluie M. Jules Paufichet (c'est son nom véritable), jeune architecte, s'était mis à l'abri sous la porte cochère du théâtre Antoine. Entendant que M. Antoine faisait passer des auditions, il s'inscrivit et entra. Quelques jours après il était engagé.

* * *

C'est à la fin de mai que seront tournées les principales scènes de *Katia*. Outre Danielle Darrieux et John Loder, la distribution de ce film que réalisera Raymond Bernard, comprendra Jean Max, Génia Vaury, Carpentier et Valentine Tessier.

* * *

Henri Decoin et Pierre Wolff ont tiré un scénario de *Retour à l'Aube*, de Vicki Baum. Danielle Darrieux sera la vedette de ce film que mettra en scène Henri Decoin dans le courant de l'automne prochain.

* * *

Kurt Bernardt tournera en mai *Un Homme dans la Nuit*.

* * *

En mai, Pierre Chenal donnera, à Sfax, le premier tour de manivelle de *La Maison du Maltais*.

* * *

"Au son des Guitares" a été tourné en Corse, à Marseille et à Paris. "Nitchevo" a été réalisé dans un décor de studio représentant un sous-marin.

* * *

Maurise Escande est marié et porte son vrai nom. Harry Baur a 57 ans.

* * *

Pierre Blanchar est né en Algérie. Il entra au Conservatoire en 1919.

* * *

Gaby Morlay se repose tantôt à Nantes, tantôt sur la Côte d'Azur. Elle n'est pas mariée. Sa famille habite Nantes. Annabella a débuté au cinéma en 1925.

* * *

"S.O.S. Sahara" a été tourné par une tempête de sable

LA troupe *de "S.O.S. Sahara"*, qui est actuellement aux environs de Touggourt où elle doit tourner les extérieurs de ce film est aux prises avec un sirocco d'une telle violence, que le décorateur, Monsieur Frohberg a été obligé de ramener l'équipe qui travaillait dans le bled, sous ses ordres, à la construction du décor. On n'y voyait pas à 15 pieds devant soi et la troupe a été perdue et ensablée pendant plusieurs heures. Bien mieux, la dépanneuse à six roues envoyée à son secours s'est trouvée elle-même ensablée plusieurs fois, avant de pouvoir la joindre et la ramener à l'hôtel.

Une prophétie qui se réalise

DANS *L'Etrange Monsieur Victor*, Raimu fait ce qu'on peut appeler une triste fin : deux inspecteurs de police s'assurent de sa personne et tout laisse prévoir qu'un jour prochain, il prendra le chemin du bagne.

— Ainsi se réalise, raconte le grand comédien entre deux prises de vues, une prédiction faite, il y a plus de quarante ans, par mon brave homme de père, lequel exerçait à Toulon, la profession de tapissier. Le jour où je lui fis part de ma décision de faire du théâtre, il entra dans une violente colère et, pour clore la discussion, s'écria : "Tu veux être acteur ?... C'est bon !.... Seulement, rappelle-toi que tu finiras au bagne !... La prophétie a mis longtemps à se réaliser mais, aujourd'hui, c'est fait ! Mon père avait raison !

Ce qui ne l'empêchait pas, on nous permettra de l'ajouter, de se tromper assez lourdement sur les destinées de son rejeton.

VEDETTE DE DEMAIN

CHARLES VANEL auprès de la danseuse RAMA-TAHE qui se révèlera dans le film "L'OCCIDENT".

Un chef-d'oeuvre

PRISON *sans barreaux*, le film tant attendu, vient d'être présenté à Paris: Oeuvre forte, puissante, due à l'inspiration du grand cinéaste Leonide Moguy, c'est on peut le dire, la révélation de l'année, posant à notre esprit un des problèmes les plus angoissants de notre époque.

Nous aurons l'occasion d'en reparler.

Mireille Balin quitte Hollywood

MIREILLE BALIN, la belle vedette de "Pépé le Moko" et de "Gueule d'Amour", signait au début de l'hiver un magnifique contrat pour Hollywood et, ravie de cette consécration, elle partait peu après pour la ville du cinéma, pleine d'espoir, attendant beaucoup de cette expérience nouvelle.

Or voici qu'après un séjour de quelques mois en Californie, Mireille Balin annonce qu'elle veut rentrer en France, sans tourner, parce qu'elle s'ennuie à Hollywood.

Non pas un ennui léger de jeune femme transplantée qui regrette quelques habitudes, mais un ennui grave, qui atteint sa santé, né de l'atmosphère irrespirable d'une ville.

— Ici, tout gravite autour du cinéma. C'est le pays du travail et de l'argent. Comment résister ? On perd petit à petit sa personnalité et le sens des valeurs réelles. Je frémis à l'idée de la réadaptation qu'il me faudra faire lorsque je quitterai un jour Hollywood pour me retremper dans la vie normale de Paris.

"Hollywood c'est une cité de puritains, une stupide potinière qui épie les gens et bâtit des romans impossibles sur deux êtres qui sortent ensemble par hasard !

"Voilà ce qu'est Hollywood et on y étouffe !

"Je veux revenir en France"

"Ma santé me donne des inquiétudes. Moi qui aime la vie plus que tout, devant cette atmosphère sans gaîté et ce climat sans saison, je perds ma joie et mon enthousiasme. Je lutte pour me sauver, parce que je ne veux pas devenir une "star" comme celles d'ici qui ne sont plus que de luxueux automates. Je veux vivre, aimer, respirer et rire, malgré Hollywood et ses dollars.

— Je me suis trompée sur Hollywood. Ce n'est pas seulement la ville des mirages, c'est comme le disait Maurice Chevalier un ring de boxe.

* * *

Les extérieurs de "Katia"

Ainsi que nous l'avons annoncé, Raymond Bernard et toute son équipe se trouvent actuellement en Suisse où ont été commencée les extérieurs de "Katia" la grande production française, dont Danielle Darrieux sera la vedette.

La fonte des neiges rend difficile la tâche du réalisateur.

Malgré un léger retard, tout le monde est de bonne humeur et John Loder est en passe de devenir un champion de ski !

* * *

Fred Bacos a acquis le droit de tourner un film d'après le scénario original de Charles Méré et de Paul Schiller, intitulé *La Valse Rouge*. Ce film sera réalisé par les auteurs. Les extérieurs du film seront tournés, partie en Autriche et partie en Afrique du Nord, courant juin.

La distribution du film comprendra deux grande vedettes de caractère international, dont nous donerons les noms dans notre prochain numéro.

La PAGE INDISCRÈTE
SAVIEZ-VOUS QUE... ?

Petits inconvénients de la vie d'artiste

DEPUIS des jours, tout le Havre en parle. Les femmes, au marché, murmurent : *"Il a passé par ici, il repassera par là"*. Les dockers, autour du zinc, interrogent la débitante : *"Vous l'avez vu, grand'mère ?"*

Quant aux jeunes filles, elles sont en proie aux rêves les plus délicieux, et tandis que les parents cadenassent leur porte elles entr'ouvent leur fenêtre dans l'attente...

...De qui ? Mais de Jean Gabin qui est au Havre, où, en compagnie de Michèle Morgan, de Michel Simon, Pierre Brasseur, Génin, Delmont et d'Aimos, tourne, sous la direction de Marcel Carné, *Le Quai des Brumes*.

Heureusement, l'endoit où ont été réalisées les premières scènes est isolé. Ce qui a permis de tourner dans une tranquillité absolue.

Dès sept heures du matin, chacun était sur place, et tandis que Carné étudiait soigneusement l'étendue de son panoramique et les possibilités des contre-champs, Gabin, Morgan, accompagnés de Prévert, qui a fait le scénario et les dialogues, restaient dans le car où, tout en se maquillant, ils parlaient d'abondance sur les sujets les plus variés.

Quand on avait fini les préparatifs, quand le soleil daignait se montrer, quand le vent daignait rabattre la fumée de mazout qui figurait le brouillard dans la bonne direction, on appelait les acteurs.

En général, c'était le moment que choisissait un nuage malicieux pour se glisser entre le soleil et la terre —ou le vent pour changer son orientation.

Ce qui valait à ce pauvre Carné, ainsi qu'à ses assistants un véritable bain de mazout. Ils sortaient de la tourmente, noirs comme des charbonniers.

Le premier résultat pratique fut qu'au bout de deux jours de tournage, personne n'avait plus rien à se mettre sur le dos, tous les pardessus et manteaux étant chez la teinturière qui n'avait jamais vu de sa vie une crasse aussi rebelle que cette fumée de mazout.

Cela n'altérait en rien d'ailleurs la bonne humeur de Jean Gabin.

* * *

Henri Dupuy-Mazuel a terminé son film intitulé *Liberté*.

RENEE SAINT-CYR

Vedette française découverte à Hollywood

C'EST à Hollywood, pendant qu'il réalisait la version américaine de *"Michel Strogoff"*, que M. Ermolieff découvrit en Marina Shubert l'interprète qu'il cherchait pour le rôle de la chanteuse de *"Nuits de Princes"*.

La beauté de Marina n'avait été utilisée à Hollywood que dans des rôles de "vamp" mal adaptés à son tempérament. La pureté de sa voix de soprano lui avait valu, après un début remarqué à l'Opéra de San Francisco et une brillante tournée d'opérette, de devenir une des vedettes de l'"Heure" de Bing Crosby à la N.B.C. Héritière du talent de sa mère, la célèbre Nina Kochitz, elle a bénéficié aussi de son enseignement réputé.

C'est un fim français *"Nuits de Princes"*, qui va consacrer sur les écrans du monde le talent de Marina Shubert, un talent que Hollywood disputera à la France.

* * *

Jean-Pierre Aumont sera le protagoniste de *Vacances-Surprises* de Jean Nohain. Ensuite il tournera *La Femme du Bout du Monde* et interprétera, à la rentrée, sur une scène parisienne, *Quartier Nègre*, de Georges Siménon.

La rentrée de Kate de Nagy en 1938

LA jolie Kate de Nagy parle de son nouveau film *"Nuits de Princes"*:

"J'interprète le rôle d'Hélène, une réfugiée russe qui, mariée en Russie, a cru son mari mort et s'est remariée en France. Mon premier mari revient. Je me trouve dans une situation très dramatique entre Fernand Fabre, mon deuxième mari et René Lefèvre, mon premier mari... Alors intervient Jean Murat.

"Un rôle qui a exigé beaucoup d'émotion. Certainement mon plus beau rôle de ces dernières années.

"L'action se passe parmi des réfugiés russes, à Paris, et en grande partie dans un grand cabaret russe où je danse. J'ai pour amie une chanteuse du cabaret, incarnée par Marina Shubert. Mon numéro de danses et son numéro de chant sont mêlés à l'action même du film.

"Marina Shubert joue pour la première fois en France. Elle est jeune et jolie et possède une voix ravissante. Elle est appelée à une très grande carrière. D'ailleurs, elle a de qui tenir. Sa mère, c'est la célèbre cantatrice Nina Kochitz.

"Fernand Fabre a un grand rôle, mais quel méchant mari! Je l'aime au début. Son mauvais caractère fait que je me tourne vers Murat, un très charmant officier de marine, un bon coeur.

"Que vous dirai-je de Jean Murat que vous ne sachiez déjà ? Toujours charmant dans ses rôles, comme il est charmant camarade.

"René Lefèvre, dans le rôle de mon premier mari, a fait une belle composition, très émouvante.

"Et Larquey vous réserve la surprise de paraître un Russe authentique, qui chante, en russe, une chanson à boire.

"Des projets ? Pas encore. J'arrive de Vienne, où je viens de tourner "Finale".

"Pour l'instant, vous me voyez très occupée à mettre au point l'aménagement de mon nouvel appartement de Neuilly. Et, vite. je prépare mes projets de vacances... Le film de la vie est un film très agréable à tourner !"

* * *

Maurice Bacquet. qui prouva dans "Les Beaux Jours", "Hélène", des dons très divers, a tourné. sous la direction de Pierre Chenal dans "L'Alibi".

O. DE SEVE
PLOMBIER

Poseur d'appareils à eau chaude.

Licencié du Gouvernement pour Chauffage,
Couvreur en Gravois, Ferblantier

Tél. CRescent 1233 Rés. CA. 9054
415 LAURIER EST, MONTREAL

A MONTREAL

Les gens bien informés descendent

AUX MIMOSAS
HOTEL PARTICULIER

106, rue Sherbrooke ouest
HArbour 9656
Ouvert Jour et Nuit

Le coin calme où l'on repose comme chez soi.

LA MODE PARISIENNE

Jolie création parisienne. Chapeau de paille de panama relevé d'une cocarde et rebord en feutre rouge.

Un chapeau de velours dont l'aigrette en poil de singe fait le plus chic effet.

Au centre, création de Chanel. Robe de tulle et dentelle dont l'agencement dénote un goût très personnel en même temps qu'exclusif. A gauche: joli tailleur bleu horizon dessiné par Rose Valois, de Paris. A droite, autre tailleur par Fratellini. On ne saurait trouver coupe plus élégante.

Programmes des Cinémas de Province

GEORGES — St-Georges de Beauce

7- 8- 9 AVRIL	— LA SOURIS BLEUE
14-15-16 "	— A MINUIT LE 7
21-22-23 "	— MENILMONTANT
28-29-30 "	— RIGOLBOCHE
5- 6- 7 MAI	— AU SERVICE DU TZAR
12-13-14 "	— LE COUPABLE
19-20-21 "	— LA ROSE EFFEUILLEE
26-27-28 "	— JOSETTE
2- 3- 4 JUIN	— LES REPROUVES
9-10-11 "	— LA POCHARDE

ALMA — Riverbend

2- 3- 4 AVRIL	— NAPLES, AU BAISER DE FEU
9-10-11 "	— FRANÇOIS Ier
16-17-18 "	— LA DAME DE PIQUE
23-24-25 "	— UN SOIR A MARSEILLE
30 AVR.-1-2 MAI	— L'ILE DES VEUVES
7- 8- 9 MAI	— L'HOMME A ABATTRE
14-15-16 "	— YOSHIWARA
21-22-23 "	— LA FILLE DE LA MADELON
28-29-30 "	— LA BATAILLE SILENCIEUSE

CARTIER — Granby

3- 4- 5- 6 AVRIL	— LE CHANTEUR DE MINUIT
	— UN COUP DE MISTRAL
10-11-12-13 "	— UN MAUVAIS GARÇON
	— C'ETAIT LE BON TEMPS
17-18-19-20 "	— L'ILE DES VEUVES
	— A VENISE UNE NUIT
24-25-26-27 "	— ANTONIA ROMANCE HONGROISE
	— L'AMOUR VEILLE
1- 2- 3- 4 MAI	— L'HOMME DU JOUR
	— UN SOIR A MARSEILLE
8- 9-10-11 "	— CESAR
	— LES CROQUIGNOLLE
15-16-17-18 "	— LA DANSEUSE ROUGE
	— LE CANTINIER DE LA COLONIALE

CAPITOL — Drummondville

3- 4 AVRIL	— L'HOMME A ABATTRE
	— LA FILLE DE LA MADELON
10-11 "	— LA BATAILLE SILENCIEUSE
	— UN COUP DE VENT
17-18 "	— LA DANSEUSE ROUGE
	— L'AMOUR VEILLE
24-25 "	— PRENDS LA ROUTE
	— L'HOMME SANS COEUR
1- 2 MAI	— IGNACE
	— JENNY
8- 9 "	— LA PORTE DU LARGE
	— MA PETITE MARQUISE
15-16 "	— AVEC LE SOURIRE
	— L'HOMME DE NULLE PART
22-23 "	— CESAR
	— LES CROQUIGNOLLE

CINEMA DE PARIS — Magog

3- 4- 5- 6 AVRIL	— AU SERVICE DU TZAR
	— L'ANGE DU FOYER
10-11-12-13 "	— LE COUPABLE
	— LA MEPRISE DE MME VIDAL
27-28-29-30 "	— LA POCHARDE
	— JOSETTE

PRINCESS — Rivière-du-Loup

6- 7- 8 AVRIL	— LA FILLE DE LA MADELON
9-11-12-13-14 AVRIL	— L'ILE DES VEUVES
16-18-19 AVRIL	— LES ANGES NOIRS
20-21-22 "	— LES MARIAGES DE MLLE LEVY
27-28-29 "	— LES HOMMES NOUVEAUX
30 AVR.-2-3 MAI	— TROIKA, SUR LA PISTE BLANCHE
4- 5- 6 MAI	— YOSHIWARA
7- 9-10 "	— LA DANSEUSE ROUGE
11-12-13 "	— MONSIEUR PERSONNE
14-16-17 "	— LA PORTE DU LARGE
18-19-20 "	— LE MESSAGER
21-23-24 "	— SARATI LE TERRIBLE
25-26-27 "	— PRENDS LA ROUTE

PARISIEN — Louiseville

7- 8- 9-10 AVRIL	— LES TROIS MOUSQUETAIRES
14-15-16-17 "	— MILADY
21-22-23-24 "	— LES SECRETS DE LA MER ROUGE
28-29-30 AVR.-1er MAI	— BLANCHETTE
5- 6- 7- 8 MAI	— LA DAME DE PIQUE
12-13-14-15 "	— L'ILE DES VEUVES
19-20-21-22 "	— UN MAUVAIS GARÇON
26-27-28-29 "	— TROIS ARTILLEURS AU PENSIONNAT

LAURIER — Mont-Laurier

2- 3 AVRIL	— CAVALERIE LEGERE
6- 7 "	— LE MIROIR AUX ALOUETTES
9-10 "	— LE MYSTERE IMBERGER
13-14 "	— LE SECRET D'UNE NUIT
16-17 "	— ANGELE
20-21 "	— JIM LA HOULETTE
23-24 "	— LE CLOWN BUX
30 AVR.-1er MAI	— DEUXIEME BUREAU
4- 5 MAI	— LE PERE LAMPION
7- 8 "	— LE CHANT DE L'AMOUR
11-12 "	— INCOGNITO
14-15 "	— LE CHEMINEAU
21-22 "	— MATERNITE
25-26 "	— LE COMTE OBLIGADO
28-29 "	— LES BATELIERS DE LA VOLGA

ROXY — Shawinigan Falls

3- 4- 5 AVRIL	— IGNACE
	— LE PECHEUR D'ISLANDE
10-11-12 "	— GRIBOUILLE
	— LE DERNIER MILLIARDAIRE
17-18-19 "	— SAMSON
	— PRENDS LA ROUTE
24-25 26 "	— LES HOMMES SANS NOM
1-2-3-4-5 MAI	— NAPLES, AU BAISER DE FEU
8- 9-10 "	— LE PORTE-VEINE
15-16-17 "	— LA GRIFFE DU HASARD
22-23-24 "	— LA BATAILLE SILENCIEUSE
29-30-31 "	— LA DANSEUSE ROUGE

AUDITORIUM — Shawinigan Falls

8- 9 AVRIL	— YOSHIWARA
16-16 "	— LA DAME DE VITTEL
22-23 "	— LE MARI DE LA REINE
29-30 "	— LA FESSEE
6- 7 MAI	— AU PAYS DU SOLEIL
13-14 "	— LES ANGES NOIRS
20-21 "	— MIRAGE
27-28 "	— 13e ENQUETE DE GREY

VICTORIA — Victoriaville

2- 4 AVRIL	— LA DAME DE PIQUE
6- 7 "	— LES GAIS LURONS
9-11 "	— L'HOMME A ABATTRE
16-18 "	— UN MAUVAIS GARÇON
20-21 "	— LA MEPRISE DE MME VIDAL
23-25 "	— COURRIER SUD
27-28 "	— LA FILLE DE LA MADELON
30 AVR.-2 MAI	— JEANNE

ELITE — Thetford Mines

3- 4 AVRIL	— UN GRAND AMOUR DE BEETHOVEN
	— MON COUSIN DE MARSEILLE
10-11 "	— L'APPEL DU SILENCE
	— BOULOT AVIATEUR
17-18 "	— JEANNE
	— MESSIEURS LES RONDS DE CUIR
24-25 "	— KOENIGSMARK
	— LA BRIGADE EN JUPONS

RIALTO — Québec

2- 3- 4- 5 AVRIL	— KOENIGSMARK
6- 7- 8- "	— L'HOMME DE NULLE PART
9-10-11-12 "	— JEANNE
16-17-18-19 "	— L'HOMME DU JOUR
20-21-22 "	— LE CANTINIER DE LA COLONIALE
23-24-25-26 "	— GRIBOUILLE
27-28-29 "	— MON COUSIN DE MARSEILLE
30 AVR.-1-2-3 MAI	— FRANÇOIS Ier
4- 5- 6 MAI	— UN GRAND AMOUR DE BEETHOVEN
7- 8- 9-10 "	— COURRIER SUD
11-12-13 "	— L'AMOUR VEILLE
14-15-16-17 "	— CESAR
	— LA PRISON DE STE-CLOTHAIRE
18-19-20 "	— LA REINE DES RESQUILLEUSES
21-22-23-24 "	— L'HOMME A ABATTRE
25-26-27 "	— NITCHEVO
28-29-30-31 "	— LES GAIS LURONS

LE BON THEATRE LIMITEE—Rimouski

2- 4- 5 AVRIL	— L'EQUIPAGE
6- 7- 8 "	— LE TUNNEL
13-14-16-18 "	— LES YEUX NOIRS
19-20 21 22 "	— MONSIEUR BRELOQUE A DISPARU
23-25-26 "	— L'APPEL DU SILENCE
30 AVR.-2-3 MAI	— STRADIVARIUS
4- 5- 6 MAI	— LE JOLI MONDE
7- 9-10 "	— TROIS ARTILLEURS AU PENSIONNAT

CAPITOL — Chicoutimi

1- 2 AVRIL	— C'ETAIT LE BON TEMPS
4- 5 "	— BOISSIERE
8- 9 "	— IGNACE
11-12 "	— LA FESSEE
16- "	— AU PAYS DU SOLEIL
18-19 "	— LES HOMMES NOUVEAUX
22-23 "	— LA CHASTE SUZANNE
25-26 "	— LA DANSEUSE ROUGE
29-30 "	— YOSHIWARA
2- 3 MAI	— UN CARNET DE BAL
6- 7 "	— LE MESSAGER
9-10 "	— LA GRANDE ILLUSION
13-14 "	— LA BATAILLE SILENCIEUSE
16-17 "	— A NOUS DEUX MME LA VIE
20-21 "	— PRENDS LA ROUTE
23-24 "	— LES SECRETS DE LA MER ROUGE
27-28 "	— JENNY
30-31 "	— AVEC LE SOURIRE

CARTIER — Rimouski

4- 5- 6 AVRIL	— UN CARNET DE BAL
11-12-13-14 "	— LE CALVAIRE DE CIMIEZ
16-18-19-20 "	— IGNACE
21-22-23 "	— L'ASSAUT
28-29-30 "	— JOSETTE
2- 3- 4 MAI	— UN MAUVAIS GARÇON
5- 6- 7 "	— KOENIGSMARK

Une sonorité nouvelle qui attire la clientèle!

Voici quelque chose de nouveau en matière de reproduction sonore . . . le son MIRROPHONIC, la reproduction fidèle de l'original et la grande attraction pour le public. Vous avez là un élément important pour la publicité. Des communiqués, que les journaux se feront un plaisir de publier et des matériaux publicitaires qui vous seront fournis gratuitement sur demande.

Ecrivez-nous pour obtenir tous renseignements supplémentaires concernant le **Son Mirrophonic** et ses avantages pour attirer le public dans votre théâtre.

Aussi

Système sonore Photophone RCA
Matériaux acoustiques Celotex
Projecteurs Motiograph
Lampes Mazda
Glissières et contrôles de rideau Vallen
Lampes à arc Ashcraft
Carbones Canadian National
Accessoires de cabine Neumade
Rectificateurs Forest
Générateur Robin Imperial
Ecrans Hurley
Extincteurs chimiques Pyrene
Lentilles Bush Neokino et bobines Universal
Tous les accessoires électriques

Le nouveau système sonore Mirrophonic Northern Electric

Vente et service par

DOMINION SOUND EQUIPMENTS
LIMITED

BUREAU CHEF : 1620 OUEST, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

HALIFAX — TORONTO — WINNIPEG — REGINA — CALGARY — VANCOUVER

UN SERVICE NATIONAL POUR LES THEATRES